

UNIVERSITÉ DE PARIS

SOCIALISME CHRÉTIEN

OU

CHRISTIANISME SOCIAL

ÉTUDE COMPARATIVE ENTRE HERRON
ET SHELDON

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 14 décembre 1901, à 4 heures

PAR

Henri Georges CHEVRIN

« Toi, suis moi. »
« Si quelqu'un veut venir après moi,
» qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge
» de sa croix et qu'il me suive. »

CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

1901

UNIVERSITÉ DE PARIS

SOCIALISME CHRÉTIEN

OU

CHRISTIANISME SOCIAL

ÉTUDE COMPARATIVE ENTRE HERRON
ET SHELDON

THÈSE

PRÉSENTÉE À LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 14 décembre 1901, à 4 heures

PAR

Henri Georges CHEVRIN



« Toi, suis moi. »
« Si quelqu'un veut venir après moi,
» qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge
» de sa croix et qu'il me suive. »

CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

1901

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE

M. STAPPER, *Président de la soutenance.*

MM. STAPPER,	}	Examineurs.
LODS,		
MÉNÉGOZ,		

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

N° 326

A LA MÉMOIRE BÉNIE DE

Marie BOULLEN

ma grand'tante et marraine.

A MON GRAND-PÈRE ET PARRAIN

Jacques PILLON

*Représentant de l'Eglise de Luneray
au Consistoire de Dieppe.*

A MES CHERS PARENTS

*Témoignage d'une profonde affection filiale et d'une éternelle
reconnaissance.*

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE DE

Auguste SABATIER

NOTRE REGRETTÉ PROFESSEUR ET DOYEN

A MESSIEURS LES PASTEURS :

Eugène de FAYE

*Professeur à la Section Religieuse
de l'Ecole des Hautes-Etudes.*

et

Jean MONNIER

*Professeur à la Faculté protestante
de théologie.*

*Humble hommage de reconnaissance et de respectueuse
affection.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41550226_0060

OUVRAGES CONSULTÉS ⁽¹⁾

Collection de la Revue : *La Foi et la Vie*.

(années 1899-1901).

Collection de la Revue du *Christianisme pratique*.

(années 1894 et 1895).

Collection de la Revue du *Christianisme social*.

(années 1896-1901).

WILFRED MONOD : *A la recherche d'une société nouvelle*.

Aberlen et C^{ie}, 1901, Vals-les-Bains.

» *L'Espérance chrétienne ; 2^{me} partie : Le Royaume*.

Thèse de doctorat, 1901, Paris.

FÉLIX SCHROEDER : *Le Tolstoïsme*. Fischbacher, 1893, Paris.

A. E. SCHÉFFLE : *Quintessence du Socialisme*, traduit par
Benoît Malon.

35, rue des Sables, Bruxelles, 1895.

AL. WESTPHAL : *L'Eglise et la Paix sociale*. Conférence 1894.

Chez l'auteur.

H. APPIA : *Le Christianisme Social*. Eggimann, 1900, Genève.

GEORGES D. HERRON : *The Cristian State*. Thomas Y. Crowell & C^o.
1895, New-York.

» » *A Confession of Social Faith*. Conférence
publiée par le Single Tax Club, 1899.

(1) Nous ne pouvons pas songer à faire de la question que nous allons aborder une bibliographie complète dont nous ne possédons pas les éléments et qui exigerait trop de place.

C'est pourquoi nous nous bornons à indiquer les ouvrages que nous avons consultés.

CHARLES M. SHELDON : *Robert Hardy's seven days.*

N° 3 de James Bowden's Penny Edition,
Londres.

» » *The Twentieth Door.*

Ward, Lock & C°, Londres.

» » *The Crucifixion of Phillip Strong.*

Ward, Lock & C°, Londres.

» » *In His Steps.*

Ward, Lock & C°, Londres.

» » *For Christ and the Church.*

James Bowden, 2^{me} Edition, 1899, Londres.

AVANT-PROPOS

Après avoir longtemps cherché, pour en faire l'objet de notre thèse, un sujet à la fois actuel et pratique qui ne fût pas trop au-dessus de nos forces, nous avons répondu à un vœu qui nous avait été exprimé en projetant d'étudier *la notion de l'Imitation chrétienne chez le Rév. Sheldon*. Sentant tout ce qui nous manquait pour aborder une question aussi importante, nous avons commencé à faire les recherches préliminaires qui nous étaient nécessaires, quand nous fûmes accidentellement amené à faire un travail sur le D^r Herron. Immédiatement, s'opéra, pour ainsi dire spontanément, dans notre esprit, un rapprochement entre les théories de ces deux hommes; rapprochement dont l'intérêt nous parut d'autant plus grand qu'il se faisait sur le terrain d'une question très actuelle, celui de la question sociale étudiée au point de vue chrétien. D'ailleurs, en réfléchissant à cette comparaison, qui s'imposait en quelque sorte d'elle-même à nous, nous ne tardâmes pas à y voir le sujet d'une étude, non plus seulement intéressante, mais indispensable.

Sans nous être jamais auparavant occupé spécialement d'étudier d'une façon théorique les questions sociales, nous avons depuis longtemps senti, entre certains partisans du mouvement chrétien social actuel, des malentendus dont nous avons cru décou-

vrir la cause dans une distinction non encore établie, à notre connaissance, entre *le Christianisme social* et *le Socialisme chrétien*. Mais notre manière de voir, n'ayant trouvé d'écho qu'auprès de deux ou trois personnes, malgré les nombreuses conversations que nous avons eues à ce sujet avec des hommes plus au courant que nous de la question, nous avons pensé être victime d'une tendance à faire des distinctions purement imaginaires. Et, croyant à une erreur de notre part, nous n'avons pas été peu surpris de trouver la plus éclatante confirmation de notre point de vue dans le rapprochement de deux systèmes élaborés à la même époque et dans un même milieu. Aussi, l'on comprendra sans peine que nous ayons cédé, sans trop de résistance, à la tentation qui s'est, en quelque sorte, imposée à nous de nous livrer à une étude nous permettant de propager, en l'appuyant sur des faits, l'idée qui nous était chère. Est-ce à dire que notre exposé suffira à en assurer le triomphe définitif? Nous avons trop le sentiment de notre incompétence à traiter des questions sociales, dont l'étude exigerait un travail de plusieurs années, auquel il ne nous a pas été loisible de nous livrer, pour oser nourrir un seul instant cet espoir. Mais nous n'hésiterions pas à nous estimer heureux, même si nous n'avions récolté, des efforts faits en vue de légitimer notre distinction, que la joie d'en retrouver les traces dans la magnifique étude publiée sous ce titre : *le Christianisme social*, par le regretté professeur Henri Appia, prématurément enlevé au service d'une cause à laquelle il a littéralement consacré sa vie. Et, e plus, invoquant sur la diffusion de notre travail la

bénédiction de Dieu qui a présidé à sa composition, nous espérons que notre idée répandue trouvera le chemin de quelques cœurs, en attendant le jour où se lèvera un homme mieux qualifié que nous ne le sommes, pour établir magistralement cette distinction sur laquelle le Christianisme social devra désormais s'appuyer, s'il veut travailler victorieusement à l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre en attendant le rétablissement final après lequel, soupirer toute la création.

Puissions-nous, pour préparer ce triomphe de la vérité que nous avons entrevue, n'être pas un représentant trop infidèle de la cause que nous voulons servir !

INTRODUCTION

Les Résultats d'une Enquête

Après que de véritables flots d'encre ont déjà été versés pour établir la légitimité et le devoir de l'intervention du Christianisme dans la solution à donner à la question sociale, il peut paraître ou fastidieux ou inutile d'y revenir encore au début de ce travail. Il est évident, en effet, que l'on n'a pas lutté en vain et que les théories des chrétiens sociaux ont déjà fait du chemin, gagnant à la cause nouvelle même des hommes qui en avaient d'abord été de solides adversaires. Mais il ne faut pas se faire illusion ; il est encore grand le nombre de ceux qui n'ont pu jusqu'à ce jour se décider à renoncer à leur vieille conception du Christianisme pour adopter celle à laquelle appartient l'avenir. Et il est d'autant moins inutile de revenir sur cette question que beaucoup attendent certainement pour faire le pas décisif un motif qui achève de vaincre leurs hésitations ; motif qu'ils n'ont pas encore trouvé, mais qui peut d'un moment à l'autre se faire jour dans leur esprit. Ce n'est pas, certes, que nous nous imaginions avoir découvert un argument apte à convaincre tout le monde. Mais il nous semble qu'il ne sera pas sans

résultat pour la cause que nous défendons d'attirer l'attention sur l'enquête ouverte par la revue intitulée : *La Foi et la Vie*¹ au sujet de l'état du protestantisme dans les différents pays d'Europe où l'a fait pénétrer la Réforme. Nous ne pouvons pas songer à analyser ici en détail toutes les réponses faites au questionnaire adressé par le directeur de cette revue à un bon nombre de correspondants de nationalités différentes et de tendances théologiques et ecclésiastiques diverses. De sorte que, pour se faire une idée des différentes manières de voir exposées, on fera bien de se reporter à la Revue elle-même. Mais il est certaines remarques générales qui nous paraissent devoir s'imposer à tout lecteur sérieux et impartial de ces documents. Il ressort de cette consultation qu'au point de vue du nombre de ses adhérents le protestantisme est plutôt en progrès qu'en décadence. Les défections incontestables qui se produisent de différents côtés sont largement compensées par les adhésions qui se produisent ailleurs et marquent, au point de vue purement extérieur, une augmentation réjouissante.

Mais si l'on passe du dehors au dedans pour mesurer l'intensité de la vie religieuse, on a l'amer regret de constater que la réalité ne répond pas à beaucoup près à l'apparence. S'il n'y a pas déclin, il y a au moins maladie. Et, les diverses causes de ce malaise, signalées par les différents correspondants de *la Foi et la Vie* (selon leur tempérament, le milieu auquel ils appartiennent et surtout la tendance à la-

¹ On consultera avec profit les différents articles parus à ce sujet dans les années 1899 et 1900 de cette revue.

quelle ils se rattachent) sous les noms de formalisme, de conservatisme, d'étroitesse, de mondanité, ont au fond leur source dans cette cause première qui engendre toutes les autres, à savoir : l'égoïsme des chrétiens encouragé par l'individualisme exagéré de l'Eglise. De sorte que le remède proposé, avec raison, d'une manière presque unanime (bien qu'en des termes différents laissant la porte ouverte à des applications divergentes) par ces mêmes correspondants, c'est celui d'une conception à la fois plus haute et plus large du Christianisme ; conception devant décider tous les prétendus chrétiens à s'inspirer jusque dans les moindres actes de leur vie des principes de l'Evangile auquel ils font profession de croire, et, par suite, les décider à se préoccuper du sort de leurs semblables en même temps que du leur.

Certes, loin de nous la pensée de méconnaître qu'il y a eu de tous temps des hommes, dignes précurseurs du mouvement social actuel, dont la constante préoccupation a été de réaliser ce programme. Nous sommes tout prêt, au contraire, à proclamer hautement ce fait incontestable que, sous l'influence de telles personnalités, l'Eglise, tantôt dans son ensemble, tantôt dans la personne de quelques-uns de ses membres, a donné des signes d'une vie dont l'intensité et la profondeur ne seront peut-être jamais dépassées. Bien plus, nous sommes porté à croire qu'en dehors de ces heureuses exceptions, l'Eglise dans son ensemble a dû être, d'une manière générale, fidèle à sa mission. Il se peut très bien que jusqu'à maintenant Dieu lui-même n'ait assigné, à ceux qui se réclamaient de son nom, que la tâche d'en-

raier ou même seulement de retarder les progrès du mal. Mais maintenant les temps sont changés. Continuer à rester sur la défensive en présence du flot débordant des passions déchaînées, c'est assurer le triomphe du mal sur le bien, c'est commettre la plus grande des lâchetés. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est aller de l'avant pour repousser énergiquement le flot qui menace de nous engloutir. Ce qu'il faut, c'est saisir l'ennemi corps à corps pour le terrasser et le réduire à l'impuissance, en attendant le jour où Dieu lui-même l'anéantira complètement. Et si, pour cette lutte suprême, les chrétiens doivent toujours regarder à Jésus pour recevoir de lui le Saint-Esprit, sans le secours duquel la victoire serait impossible, il n'en est pas moins vrai qu'ils doivent, sans plus de retard, adopter la solution qu'imposent à la fois l'Evangile et les circonstances actuelles. Il faut qu'en préparant leur propre salut, les hommes travaillent à assurer celui de leurs semblables, s'engageant ainsi dans le mouvement qui a commencé à prendre forme dans les dernières années du siècle qui vient de finir. Il faut que, sans abandonner les doctrines évangéliques, les chrétiens se détournent résolument de ce dogmatisme qui a dès longtemps prévalu dans l'Eglise et a réduit le Christianisme à n'être qu'une doctrine un peu plus satisfaisante que celles des philosophes pour la conscience religieuse de l'humanité. Il faut que le Christianisme redevienne ce qu'il était aux yeux de Jésus et des apôtres, aussi bien dans l'application qu'ils en faisaient que dans leur enseignement, une source de vie jaillissant pour la vie éternelle, mais manifestée dès ici-bas par le sou-

lage ment des nombreuses souffrances de l'humanité malheureuse, en même temps que par le relèvement de l'humanité corrompue.

Or, cette œuvre de régénération, à la fois matérielle, morale et religieuse, comment s'opèrera-t-elle ? Par la revivification du Christianisme, sans nul doute ; mais encore d'après quelle conception ? Telle est la question que nous nous proposons de résoudre en comparant les théories du D^r Herron avec celles du Rév. Sheldon, le premier étant pour nous le type du *socialiste chrétien* et le second étant le représentant le plus autorisé du *Christianisme social*.

Il est vrai que, jusqu'à ce jour, l'on a généralement confondu les deux dénominations de *Socialisme chrétien* et de *Christianisme social*, les considérant comme deux expressions pour désigner une seule et même chose. Mais, sans nous arrêter à ce qu'une telle licence de langage a d'incorrect au point de vue philologique et grammatical, il nous est impossible de ne pas combattre énergiquement la fâcheuse confusion de faits quelle entraîne ; confusion d'autant plus regrettable qu'elle empêche le mouvement chrétien social naissant d'arriver à formuler nettement ses doctrines. Il est impossible, en effet, à un esprit sérieux de concilier les vues souvent si divergentes, quelquefois même contradictoires de ceux qui s'efforcent d'apporter un remède aux questions sociales. De sorte que, pour contribuer, dans la mesure de nos forces et de nos lumières, à dissiper le malentendu qui règne entre les partisans de l'intervention du christianisme dans la solution des questions sociales, il importe que, sans anticiper sur ce que nous

dirons plus tard des deux partis en présence, nous donnions ici une double définition qui sera pour nous comme pour ceux qui nous liront, un fil conducteur au cours de notre étude¹. Ce sera d'ailleurs, pour les chrétiens que ces questions préoccupent, une sorte de mise en demeure de s'examiner eux-mêmes pour voir à laquelle de ces deux tendances ils appartiennent. Et nous aurons ainsi, entre les tendances extrêmes qui sont : le conservatisme individualiste à outrance et le socialisme athée, deux camps nettement tranchés : d'une part les chrétiens sociaux et d'autre part les socialistes chrétiens. De sorte qu'après avoir également écarté, comme incompatibles avec l'Évangile, les deux vieilles tendances ennemies, il ne nous restera plus qu'à choisir, entre les deux nouveaux camps, celui qui nous paraît interpréter le plus fidèlement les enseignements de Jésus-Christ, c'est-à-dire celui du *Christianisme social*.

Le socialiste chrétien, en effet, est l'homme qui, voulant concilier son christianisme avec les solutions socialistes, prises même sous la forme d'une égalité absolue au point de vue économique comme sur le terrain moral et religieux, s'efforce de justifier ses doctrines communistes en voulant les appuyer sur l'Évangile ; quitte le plus souvent, pour ne pas dire toujours, à donner de ce dernier une interprétation erronée, quelquefois même ridicule.

¹ Nous signalons à propos de notre double définition deux articles que la place ne nous permet pas d'analyser ici mais qui confirment notre manière de voir. Il sont tous deux de M. P. Dieterlen et ont été publiés dans la *Foi et la Vie* ; le premier dans le N° du 1^{er} mai 1901 sous ce titre : *L'âme protestante en péril* ; le deuxième dans celui du 16 mai 1901 sous ce titre : *Le salut de l'âme protestante*.

Tandis qu'au contraire, *le chrétien social* est l'homme qui, ne se contentant plus d'un christianisme purement intellectuel et égoïste, s'efforce de le faire passer dans sa vie en pratiquant sans aucune restriction tous ses devoirs de solidarité à l'égard de ses frères.

Or, il nous suffira, pour montrer la nécessité de renoncer au socialisme chrétien enseigné par le D^r Herron, afin de nous engager, à la suite du Rév. Sheldon, sur les traces de Jésus dans la voie du *Christianisme social*, de rapprocher dans notre conclusion les deux systèmes que nous allons maintenant exposer dans les deux chapitres que comporte notre étude.

CHAPITRE PREMIER

Le Docteur G.-D. Herron

§ I. — Biographie du D^r Herron¹.

Avant d'entrer dans l'examen des théories sociales, ou plutôt socialistes du D^r Herron, il nous paraît à la fois intéressant et utile de faire connaissance avec l'homme dont nous allons nous occuper. Pour cela, reportons-nous de quelques années en arrière et transportons-nous par la pensée en Amérique. Nous voici à Grinnell; dirigeons nos pas vers l'Université de Jowa. Mais d'où vient cette animation qui semble pousser toute la population de la ville à prendre la même direction que nous? Voici l'explication de ce fait donnée par le journal local, *le Héraut de Grinnell*²: « Si vous voyez une foule de pasteurs, d'édi-
» teurs et de gens de la ville en général se rendant
» vers l'Université en compagnie de leurs femmes et
» de leurs filles, il ne faut pas croire qu'ils vont se
» faire immatriculer; ils vont au cours du D^r Herron. »

¹ D'après 2 articles de la *Revue du Christianisme social* :

Mars 1900 (p. 120-132) traduction de Monsieur P. Guignard d'une *Esquisse de la vie et du caractère du professeur George D. Herron* par M. H. Dennisson.

Mai 1900 (p. 156-172) *La Démission de Herron et sa foi sociale* par Monsieur René Claparède.

² Cité d'après la *Rev. du Christianisme social* de 1900 p. 127.

Et le bulletin publié à cette époque par l'Université elle-même nous apprend que ¹ : « le nombre des » étudiants et des auditeurs qui viennent régulièrement suivre ces cours est si considérable qu'il est » devenu nécessaire de les transporter à la chapelle » où tous seront les bienvenus. »

Laissons-nous donc entraîner par le courant et entrons avec la foule. Justement le D^r Herron arrive pour commencer sa leçon du jour. C'est un homme assez grand, mais très mince, ce qui tend à première vue à le faire paraître encore plus grand qu'il ne l'est en réalité. Sa barbe très noire nous cache ses traits ; mais en nous approchant de manière à mieux voir et à mieux entendre, nous remarquons que son visage exprime une grande douceur, mêlée d'une profonde tristesse. Son front large, indice de riches qualités intellectuelles, nous rappelle celui du grand prophète politique italien, Mazzini. Mais ce qui nous frappe surtout chez le D^r Herron, c'est l'expression donnée à sa physionomie par ses beaux yeux noirs, embrasés du feu d'une passion sainte puisée dans une connaissance approfondie de l'abîme qui sépare la civilisation moderne de celle du Christ. Car cette connaissance, loin de le conduire au pessimisme et au découragement lui a mis au cœur de travailler avec ardeur à la réalisation des temps où tous les hommes marcheront dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Et cette tâche qu'il a entreprise, il la poursuit avec une foi intense au succès, malgré ce que pourrait faire croire au premier abord son débit un peu lent, qui ne laisse pas que de faire éprouver

¹ Cité comme précédemment.

pendant quelques instants une sensation assez pénible, alors qu'elle est au contraire chez lui le moyen d'une action puissante. Car le soin qu'il apporte dans le choix de ses mots, en même temps qu'il explique la lenteur de son élocution, donne à ses paroles une autorité extraordinaire, surtout si l'on tient compte de l'âge du Dr Herron qui n'a encore, au moment où nous nous sommes reportés, c'est-à-dire en 1894, que trente et un an.

Mais alors, comment se fait-il qu'il occupe déjà avec tant de succès un rang aussi élevé ? Pour nous expliquer ce fait, jetons sur sa biographie un coup d'œil aussi rapide que possible, sans toutefois rien négliger de ce qui pourra faire ressortir la valeur de cet homme.

C'est en 1862, dans une petite ville de l'Indiana, que Georges Herron naquit d'une race de soldats, aux tendances conservatrices, et descendant d'un ancien clan écossais, dont l'un des représentants, l'arrière-grand-père de notre docteur, vint établir sa famille aux Etats-Unis. En même temps qu'il est le premier membre de la famille rompant avec les vieilles traditions conservatrices, le professeur Herron est l'incarnation du maximum de développement atteint par la puissance d'une race tranquille et pauvre, mais vigoureuse.

Sa mère, originaire du Sud, femme de foi, se nourrissant continuellement de la lecture de bons livres et de la méditation de la Bible, consacre joyeusement à Dieu son fils, auquel elle lègue un instinct féminin très délicat, et une profonde faculté de pénétration sympathique des cœurs. L'organisation déli-

cate et susceptible du D^r Herron a dû aussi être fortement influencée par les scènes de la guerre civile qui exerçait ses ravages au moment de sa naissance, et à laquelle son père prit part. Celui-ci, à son retour de la guerre, se consacre à l'éducation de son fils auquel il fait surtout étudier l'histoire du monde. Si bien qu'à dix ans le futur professeur a déjà pu s'en former une idée générale, apprenant d'ailleurs, sous la direction paternelle à voir derrière tous les événements la main de Dieu; au point de devenir, comme il le dira plus tard lui-même¹; « l'esclave de l'idée de Dieu. »

Pendant que les enfants de son âge s'amuse, le jeune Herron se familiarise, par l'étude, avec tous les hommes qui ont marqué dans l'histoire du monde; tant du monde religieux et moral que du monde politique.

Malheureusement, le père du D^r Herron, homme peu pratique, se trouve tout à coup sans ressources. Le fils, obligé de subvenir à sa propre existence, sent alors l'aiguillon de la pauvreté et mène une vie très dure, n'ayant pas toujours un abri pour la nuit et ne prenant pas de repas réguliers. C'est au service d'un journal, pour lequel il fait les courses, que le futur professeur gagne sa misérable vie et apprend accidentellement le métier d'imprimeur; ce qui lui donne l'occasion d'entrer en relations avec un ouvrier typographe auquel il se considère lui-même comme en partie redevable de ce qu'il est devenu plus tard. C'est, en particulier, à la vigueur d'expression qui

¹ *Rev. du Christianisme social* de 1900 p. 121.

caractérisait la conversation animée de cet homme que le D^r Herron fait remonter le point de départ de sa propre recherche de l'expression juste et forte.

Mais les relations du jeune homme ne se bornent pas alors à ces entretiens avec un ouvrier sérieux ; il fréquente des camarades vicieux et souvent, découragé, dégoûté de sa vie misérable, il essaye de descendre à leur suite dans les abîmes du mal. Heureusement, le Dieu de l'histoire qu'il a appris à connaître dès sa plus tendre enfance veille sur lui, et, en opposant une barrière au flot montant du mal, fait toujours triompher le bien en lui. Voici ce qu'il dit lui-même de cette période de sa vie ¹ : « Souvent, » pendant ces années de pauvreté et de maladie, de » travail forcé et d'épreuves, de pleurs, de rebellion, » d'énergies gaspillées, d'action précipitée et d'efforts » informes, souvent la gloire du Seigneur perçait » l'obscurité et m'enveloppait, remplissant mon âme » d'une joie que je ne pouvais comprendre, et me » donnant une foi que rien ne pouvait assouvir. Une » puissante miséricorde m'environnait sans cesse et » me rendait incapable de céder aux péchés qui me » poursuivaient. »

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette période de la vie du D^r Herron, c'est qu'il trouve moyen, malgré sa misère et ses occupations, d'entreprendre et de mener à bonne fin des études de théologie, obéissant en cela à une impulsion irrésistible de sa conscience. Il nous dit, en effet, ceci ² : « Quant à » mes raisons pour prêcher l'Evangile, il n'y en a

¹ Loc. cit. p. 122.

² Loc. cit. p. 122-123.

» qu'une. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Je n'osais
» pas faire autre chose. Ma vocation à ce ministère
» remonte aussi loin que ma mémoire ; il me semble
» que je m'éveillai à la conscience de cet appel comme
» je m'éveillai à la conscience de mon existence. Pour
» moi, ma vocation a la même réalité que mon être. »

C'est ainsi préparé qu'à l'âge de vingt-deux ans le D^r Herron, par la consécration qui lui est conférée en 1884, entre dans le ministère qu'il va exercer pendant près de dix années.

Les trois premières années de son activité pastorale sont consacrées aux missions urbaines, ce qui lui donne une grande expérience des hommes et de leur condition sociale. Puis le D^r Herron passe dans plusieurs paroisses de campagne les années suivantes de son ministère ; années pendant lesquelles son âme est incessamment le théâtre d'une lutte entre une croissance spirituelle irrésistible et une routine intellectuelle voulue. Ne désirant, en effet, rien tant que sa tranquillité, le D^r Herron s'efforce de s'absorber dans la communion mystique avec Dieu. Mais, en même temps, il sent se former en lui, et se développer d'une manière toujours plus pressante un message auquel il ne peut songer sans se sentir effrayé, à la pensée de sérieuses difficultés qu'il prévoit devoir en résulter pour lui. Se sentant en communion avec Dieu, il cherche à donner à sa pensée une forme définitive, établie sur des bases solides. Se défiant de l'autorité, il s'en réfère aux sources et lit les philosophes, tout en continuant à lire et à méditer sa Bible, dont les enseignements lui paraissent toujours supérieurs à ceux des grands penseurs de l'humain.

nité. Ce qui caractérise avant tout les études qu'il fait alors, c'est le point de vue exclusivement personnel auquel il se place; tant en ce qui concerne l'économie politique et la sociologie, qu'en ce qui regarde la Bible ¹.

Par le moyen de cette méthode, le D^r Herron est amené à une conception du salut toute différente de celle qu'il s'en était faite d'abord. Il découvre que la vie de contemplation menée dans leur couvent par les François d'Assise et les Bernard de Clairvaux, n'avait été pour eux que des moments de récréation spirituelle. Leur constante préoccupation, au lieu d'être leur propre salut, trouvé dans la communion mystique avec Dieu, avait été au contraire le salut social. Ce qui lui fait prendre la résolution de s'arracher désormais à la vie contemplative dans laquelle il s'était complu jusqu'à ce jour. Et c'est ainsi, qu'étant alors pasteur à Lake City (en 1889), il se décide, après une dernière et douloureuse lutte intime, à rompre définitivement avec son passé en prêchant son sermon intitulé : *Le Message de Jésus aux riches* ². Les idées qu'il y expose ne sont pas essentiellement différentes de celles qui constituent le fond de ses sermons antérieurs publiés dans deux volumes inti-

¹ A ce sujet, le D^r Herron nous paraît même être trop exclusif. Sans vouloir rabaisser en rien la louable probité intellectuelle dont il fait preuve en se rendant minutieusement compte par lui-même de ce qu'il cherche à connaître, nous ne pouvons que déplorer l'excès dans lequel il tombe quand il dit : « Je considère presque » les commentaires comme un moyen dont le diable se sert pour » empêcher les gens de savoir ce que les écrivains sacrés ont voulu » dire. » (Loc. cit. p. 124).

² Ce sermon fut prêché à Lake City devant le club des ministres congrégationalistes de la ville et fut publié par le *Christian Union* (aujourd'hui *l'Outlook*).

tulés : *L'Appel de la Croix*¹ et *le Christ intégral*². Mais ce qu'il avait dit auparavant d'un point de vue purement individualiste, il l'applique à la société tout entière, ce qui suffit pour attirer sur lui l'attention d'un grand nombre de ses compatriotes. Si bien que le prédicateur novateur se voit immédiatement appelé par diverses Eglises assez importantes. Mais, ne recherchant pas les biens du monde, dont il vient de condamner si énergiquement la possession, et cédant peut-être encore inconsciemment à la tendance paisible de sa nature, il accepte la vocation que lui a adressée la plus petite de ces Eglises. Et c'est ainsi que, de 1891 à 1893, il exerce son ministère dans la ville de Burlington.

Ayant fondé là une société de sociologie chrétienne (la première du monde à ce qu'il paraît), il y étudie les questions sociales à la lumière des enseignements de l'Evangile. Et après deux ans d'un ministère couronné de succès, il publie un volume intitulé : *Plaidoyer en faveur de l'Evangile*³. A ce moment de sa vie le succès de ses prédications est vraiment extraordinaire. Il captive à la fois, par sa parole, les hommes qui se croyaient religieux et ceux qui se disaient sans religion. Mais là encore ce qui nous paraît le plus digne d'être remarqué, c'est l'intervention constante de Dieu dans la vie de celui qui avait appris si jeune à le connaître et à voir sa main derrière tous les événements. Amené par son humilité à choisir la plus petite des Eglises qui lui avaient adressé vocation, il se voit obligé de sortir de l'oubli ; ou, tout au

¹ *The call of the Cross.*

² *The larger Christ* (m. à m. le Christ plus étendu).

³ *A Plea for the Gospel.*

moins, de la demi-obscurité dont il s'est entouré jusqu'à ce jour. Il lui faut accepter l'offre d'occuper une chaire de *Christianisme appliqué* que crée, spécialement pour lui, l'une des riches membres de son Eglise, Madame Rand. Et c'est ainsi qu'au moment où nous nous sommes reportés (en 1894), le Dr Herron occupe déjà depuis quelque temps la place de professeur de Christianisme appliqué à l'Université de Jowa, dans la ville de Grinnell, où il a été appelé en septembre 1893.

Dès le début, cet enseignement, alors tout nouveau, excite une vive curiosité. Néanmoins, ce n'est guère qu'au moment où, par la pensée, nous nous sommes transportés à l'un de ses cours que son auditoire s'est constitué à peu près aussi nombreux que nous le rencontrons. Car, même avant son professorat, sa réputation n'était pas faite que d'admiration. Le Dr Herron avait déjà été en butte à d'amères critiques. Et il dut faire preuve d'une assez grande dose de courage pour accepter à l'Université une chaire que beaucoup lui contestaient le droit d'occuper. Mais, là encore, il fut, au moins pour un temps, récompensé de son courage, certainement fondé plus que jamais sur la confiance au Dieu qu'il voulait toujours s'efforcer de mieux servir. Les attaques sans cesser complètement, se font de moins en moins vives. Et le jeune professeur, encouragé par le nombreux auditoire qui se presse maintenant à la chapelle trois fois par semaine pour suivre son cours, s'acquitte de sa tâche avec une puissance pénétrante, donnant un enseignement qui s'adresse, non seulement à ceux dont il est entouré, mais au monde tout entier.

Là ne se borne pas, du reste, son activité. Il dirige en même temps une classe biblique très suivie et fonde, dans un des quartiers pauvres de Grinnell, une colonie chrétienne sociale ; ce qui stimule extraordinairement la vie spirituelle de la ville et de l'Université.

Déjà aussi, pendant la première année de son cours, le D^r Herron donne de tous côtés des conférences dans lesquelles il réussit toujours à exciter l'enthousiasme, à tel point que même les journaux non religieux discutent la joyeuse nouvelle de l'Evangile de Jésus-Christ.

Cette activité débordante du D^r Herron se continue ainsi pendant les trois années qui s'écoulent de 1893 à 1896. Pour nous en faire une idée, il nous suffit de passer en revue la liste des ouvrages qu'il publie alors, afin de donner à son enseignement une action plus étendue. Après la *Nouvelle Rédemption*¹, c'est la *Société chrétienne*², puis l'*Etat chrétien*³, les *Significations sociales des Expériences religieuses*⁴, et enfin *Entre César et Jésus*⁵. Ce qui ne l'empêche pas de collaborer abondamment au journal : *Le Royaume*⁶. Aussi, il n'est pas étonnant, qu'après une telle dépense de forces, le D^r Herron se soit vu obligé de s'arrêter pendant une année pour venir en Europe rétablir sa santé ébranlée. Malheureusement le séjour qu'il fit successivement à Genève, à Paris et en Angleterre, pendant l'année 1896 à 1897, devait être fu-

¹ *The New Redemption.*

² *The Christian Society.*

³ *The Christian State.*

⁴ *Social meanings of religious experiences.*

⁵ *Between Cæsar and Jesus.*

⁶ *The Kingdom.*

neste à son professorat. Ses ennemis qui auraient dû, semble-t-il, l'oublier pendant son absence, avaient au contraire, rassemblé leurs forces ; peut-être même leurs ruses. Ce parti hostile mit bientôt le professeur en face de cette alternative : ou bien démissionner, ou bien voir les souscripteurs du collège de Jowa interrompre leurs versements. C'est ainsi que, le 13 octobre 1899, le D^r Herron donnait officiellement sa démission, sans prononcer une parole de blâme à l'adresse de ses adversaires ; mais, au contraire, en faisant preuve d'une admirable générosité de caractère par la décision qu'il faisait prendre à Madame Rand de laisser à l'Université de Jowa la fondation qu'elle avait affectée, exclusivement en sa faveur, à la création d'une chaire de Christianisme appliqué. Et ce trait, qui suffirait à convaincre de la beauté du caractère du D^r Herron ceux qu'aurait laissés sceptiques à ce sujet le récit de sa vie, nous amène à formuler ici une remarque importante.

Laissant à chacun le soin de dégager, du tableau que nous venons de retracer des vicissitudes par lesquelles sont successivement passés l'enfant, puis le jeune homme et enfin le professeur, les grandes leçons de pédagogie qu'il renferme, surtout pour l'éducateur chrétien, nous tenons à affirmer ceci : c'est que nous plaçons la vie du D^r Herron en dehors et au-dessus des critiques auxquelles nous conduira l'examen de ses doctrines. Notre conscience qui, au nom même de l'Evangile d'où il prétend faire découler ses théories, nous amènera à faire sur ce point des réserves, nous oblige, en attendant, à rendre hommage à la haute inspiration chrétienne du D^r Herron,

dont témoignent sa prodigieuse activité et son renoncement poussés jusqu'au sacrifice de sa personne, aussi bien que de ses intérêts matériels.

§ II. — Doctrines du D^r Herron

Ayant étudié, comme nous venons de le faire, la vie du D^r Herron, nous nous proposons de passer à l'examen de ses doctrines. Mais faisons-le avec le calme auquel nous prédispose la distance qui nous sépare du théâtre où se sont livrées de véritables joutes de pensée au sujet de l'ancien professeur de l'Université de Jowa. Ce sera le moyen de nous garder à la fois d'admiration enthousiastes comme celles que M. Gide¹ traite avec raison de « grotesque panégyrique », et de jugements dont l'injuste sévérité est une preuve manifeste de l'ignorance ou de la mauvaise foi de ceux qui les portent². Et surtout, pour éviter les égarements auxquels il ne nous serait que trop facile de nous laisser entraîner, ayons soin de nous en tenir constamment à l'ordre chronologique des ouvrages du D^r Herron, de manière à ne jamais perdre de vue le sens de l'évolution manifeste qui caractérise à un si haut degré la pensée de l'ancien pasteur et professeur.

Au nombre des discours publiés sous le titre : *l'Appel de la Croix*, l'un des plus caractéristiques est intitulé : *l'Approche de la Crucifixion*. Prononcé

¹ *Rev. du Christianisme social*, 1899, p. 7.

² *Op. cit.*, p. 8 ; cf. la protestation rédigée par le pasteur de la première église congrégationaliste de San-Francisco.

avant 1889, c'est-à-dire plusieurs années avant le professorat du D^r Herron, ce discours est inspiré, presque d'un bout à l'autre, par un souffle chrétien des plus puissants. Battant en brèche, d'une manière d'ailleurs très discrète, la vieille orthodoxie, le jeune prédicateur lui oppose, en l'appelant déjà *le Christianisme social*, le Christianisme vécu tel que Jésus l'a enseigné et pratiqué. Pour bien nous pénétrer de la puissance avec laquelle le D^r Herron s'acquitte du message qu'il s'est senti appelé à porter au monde, citons seulement ¹ une page de ce discours, que feraient bien de méditer longuement dans son entier tous ceux qui se réclament du nom de chrétiens :

« Jésus ne pouvait procéder d'une autre manière.
» La révélation d'une vie plus intense, de vérités nouvelles est toujours pour le monde un jour de jugement. Toute grande question qui se pose à propos du devoir et de la liberté est une nouvelle venue du Christ traçant sur la terre une ligne de démarcation d'autant plus tranchée qu'elle appartient au domaine des choses cachées et spirituelles et ne tient compte ni du rang, ni de la foi professée, ni des relations terrestres et des richesses de ce monde.
» Le Fils de l'homme est aujourd'hui encore à l'œuvre ici-bas; ce qu'il apporte, ce n'est pas le pain, c'est l'épée. Ceux donc qui cherchent à concilier des principes aussi opposés que la lumière et les ténèbres, l'amour et l'égoïsme, aussi contradictoires que la justice de Dieu et l'injustice d'une société ne vivant que de la matière, trahissent la cause du

¹ D'après la traduction de M. Aug. Fisch dans la *Rev. du Christianisme social*, 1899, p. 371-372.

» règne de Dieu. Et ce n'est pas la vraie pitié, mais
» bien l'absence de pitié, la cruauté de l'égoïsme qui
» s'efforce d'unir ainsi la vérité et le mensonge.
» Aucune paix n'est possible ici-bas, tant que les
» royaumes de ce monde ne seront pas devenus des
» royaumes de Dieu, que la croix du Christ ne sera
» pas la loi qui régit ce monde. Jusqu'à ce moment-là
» il ne peut y avoir que des divisions, car quiconque
» ne se charge pas de sa croix et ne suit pas Jésus
» ne peut être son disciple. »

En lisant ces lignes, nous ne pouvons pas nous empêcher de dire : Voilà le vrai Christianisme, et nous reconnaissons sans peine dans une telle prédication l'esprit qui anime celle des orateurs chrétiens sociaux de nos jours. Or, qui oserait sérieusement accuser de contraire à l'Evangile une telle manière de voir, qui amène d'ailleurs le D^r Herron à terminer le discours qui nous occupe en ce moment par ces mots¹ :

« Il y a dans le bonheur de savoir que l'amour de
» Christ, en pénétrant dans le cœur de l'humanité,
» fera disparaître toutes les difficultés, résoudra tous
» les problèmes, triomphera de toutes les injustices,
» de quoi nous aider à supporter tous les malentendus
» et toutes les souffrances que nous avons à endurer
» de la part du monde. Pour avoir la joie de contem-
» pler cette vérité dans toute sa pureté, d'y croire
» de toute la force de son être, de la proclamer avec
» une foi indomptable dans son triomphe final, il
» vaut la peine de subir toutes les crucifixions qu'un

¹ Loc. cit. p. 380.

» égoïsme en fureur est capable d'imaginer. C'est à
» cette joie-là, à cette foi, à cette croix, à cette gloire
» que le Fils de l'homme vous convie, vous et moi.
» Levons-nous tous et marchons à sa suite ! »

Et c'est la même pénétration de l'esprit du Christ, servie par le même enthousiasme, qui amène le D^r Herron, dans un discours¹ de très peu postérieur au précédent et intitulé : *La Découverte du Christ*, à développer ainsi son paragraphe intitulé : *L'Evangile doit pénétrer les institutions humaines*² :

« L'autorité de Jésus s'étend sur les banques, les
» entrepôts, les fabriques, les voies ferrées aussi
» bien que sur les individus. Un dollar, un réverbère,
» un foyer, une école, une législature doivent être
» assujettis au Christ et servir aux mêmes fins que
» celles en vue desquelles il a souffert la croix. Le
» principe de la vie de Christ doit se retrouver par-
» tout, au marché, dans les réunions, à la compa-
» gnie du gaz, au collège, à la cuisine, sur la locomo-
» tive, dans la chambre à coucher, au cercle. Toutes
» ces choses n'ont pas été moins rachetées par le
» sang de Christ que les hommes et les femmes ; ce
» sont des serviteurs qui n'ont pas plus de droits
» que leur Maître..... Ce qui eût été à reprendre
» en Christ est aussi répréhensible à la Bourse,
» dans une association quelconque, chez le prêteur
» d'argent, au Mont-de-Piété, à l'Eglise, dans un
» livre de textes ou en économie politique. Le cheval
» n'a que faire de trotter, le train de poursuivre sa

¹ Ce discours fait partie d'un recueil publié comme le précédent avant 1889 et intitulé : *Le Christ intégral*.

² Cité d'après la *Rev. du Christianisme social*, 1900, p. 56-58.

» course rapide, le télégraphe de transmettre ses
» messages, le livre d'être écrit ou lu, la robe d'être
» portée, le dollar d'être gagné ou dépensé pour un
» autre but que celui en vue duquel Dieu a dressé
» la croix de Golgotha. Cette croix est le signe que
» la chrétienté commence à peine à comprendre, et
» qui doit guérir notre civilisation corrompue par le
» péché. Pour qu'elles deviennent stables, les insti-
» tutions humaines et ce qu'elles possèdent doivent
» être élevées au niveau de la croix divine; il faut
» qu'elles y soient clouées pour toujours et sacri-
» fiées comme Jésus-Christ s'est lui-même sacrifié;
» ce n'est qu'alors que Dieu pourra faire surgir l'or-
» dre éternel et bienfaisant du chaos, des luttes, des
» tristesses de l'histoire, et que les immortelles es-
» pérances de tous ces longs siècles de douleur seront
» enfin réalisées. Cette sentence est dure pour une
» Eglise asservie à Mammon; qui la peut entendre?
» Et pourtant rien de plus vrai: il faut que la race
» humaine soit crucifiée avec le Christ pour qu'elle
» puisse saluer l'aurore de la nouvelle création de
» Dieu par ce cri de victoire dans lequel s'exhalera le
» dernier soupir d'angoisse des siècles en travail:
» Tout est accompli!.....

»
» Nous avons coûté un trop grand prix à Dieu pour
» que l'œuvre de notre rédemption puisse être laissée
» incomplète. Lorsque nous aurons abandonné nos
» vaines illusions, nos luttes pour atteindre le bon-
» heur par l'égoïsme, que nos misérables expédients
» auront été balayés par le souffle incoercible de l'Es-
» prit de Dieu, alors nous verrons la nouvelle Jérusa-

» lem descendre du ciel, d'après dé Dieu. Ses mu-
» railles sont la paix; ses fondations, la justice;
» sa loi, l'amour. »

De sorte que, si nous n'avions du D^r Herron que des pages comme celles-là, nous n'aurions rien de mieux à faire qu'à nous associer sans réserve aux éloges enthousiastes qu'ont fait de lui certains de ses compatriotes. Mais, à l'époque où il prononce ces discours, avant 1889, c'est-à-dire environ cinq ans avant son arrivée comme professeur à Grinnell, nous trouvons déjà dans ses sermons quelques passages qui nous laissent entrevoir, comme à travers le voile brumeux d'une aurore naissante, ce que sera plus tard le professeur. C'est ainsi que, dans l'*Approche de la Crucifixion*, nous lisons¹ : « L'amour du Christ, » cet élément si révolutionnaire, ne peut avoir un » autre sens que celui d'une reconstruction sociale. » Ses applications au domaine de l'industrie, sa pré- » tention d'être une loi sociale peuvent être repous- » sées comme compromettantes pour l'ordre public et » blâmées comme choses dangereuses pour la paix de » l'Eglise et de l'Etat. Les principes dont s'inspirent » les mobiles et les succès des hommes sont eux- » mêmes des éléments de désordre et de dissolution. » Ce que nous avons l'habitude d'appeler lois écono- » miques n'est pas autre chose qu'un état d'anar- » chie sociale. Il n'y a pas d'autre loi que l'amour. » Les vieilles fondations sur lesquelles repose la so- » ciété doivent disparaître. La société doit naître de » nouveau pour devenir le royaume de l'amour, et »

¹ Loc. cit., p. 376-377.

» les peuples se nourrir des fruits de l'arbre de paix
» qui nous guérit, de telle sorte que nous voyions
» surgir une civilisation juste et équitable. »

Malgré le vague qui plane sur ces lignes et qui, dans le contexte d'où elles sont tirées, en autoriserait une interprétation individualiste, il n'en est pas moins facile de pressentir quelques velléités d'un socialisme, faible encore, mais réel et qui, par un développement rapide, va, dès 1889, amener le Dr Herron à rompre définitivement avec le passé, dans la mesure où il y était jusqu'à ce jour resté fidèle. En effet, par son sermon intitulé : *Message du Christ aux riches*, qui va devenir le point de départ de sa célébrité, le jeune pasteur abandonne complètement la vieille orthodoxie et son principe essentiellement individualiste. Loin de rompre avec le point de vue chrétien social, le Dr Herron le prêche à travers tout son discours avec un enthousiasme et une vigueur qui lui donnent presque droit au titre de prophète que lui ont décerné certains de ses admirateurs. Il faut voir, en effet, la vigueur avec laquelle il dit son fait à la civilisation et lui montre son incapacité à donner une solution aux questions sociales¹ :

« Le développement naturel de notre civilisation
» ne dénouera pas le problème industriel. Lorsque
» nous considérons les machines monstres que la ci-
» vilisation moderne a enfantées,..... si nous en-
» visageons la question avec un regard tranquille,
» honnête et sérieux, en évoquant au-dedans de nous
» les pitiés et les intentions du divin homme de

¹ D'après la traduction de M. Aug. Fisch, *Revue du Christianisme social*, 1900, p. 198.

» douleur, nous voyons une multitude de nos sem-
» blables déchirés, saignants, mutilés, désespérés,
» mourant de faim, broyés par les rouages de ces
» machines sans entrailles, et nous comprenons alors
» que la puissance, mise en mouvement par notre
» civilisation, n'est pas l'amour mais la rapacité du
» gain ; nous nous rendons compte de ce fait que la
» politique, le commerce, l'industrie ont pour pivot
» cette assertion économique, à savoir que la seule
» force sociale qui ait de la valeur, c'est l'égoïsme ;
» que la civilisation ne peut progresser que par l'é-
» quilibre artificiel des intérêts individuels et nous
» souffrons de voir des hommes faire plus de cas de
» l'habileté brutale et des instincts bas et rampants
» que de la pure blancheur d'une âme. »

Et non moins énergique la critique qu'il fait de l'orthodoxie désespérément attachée à un dogmatisme mort ¹ :

« Les enseignements moraux de Jésus-Christ et
» des apôtres avaient tous pour sujet et pour thème
» la croix. La vérité théologique a montré à diverses
» reprises à quel point elle est impuissante à pro-
» duire des fruits de justice. Les crimes les plus
» affreux de l'histoire ont été commis par le conser-
» vatism religieux. Le zèle théologique a souvent
» pour compagne la haine du devoir. L'orthodoxie
» des pharisiens a crucifié le Christ pour cause
» d'hérésie. Ils se croyaient les détenteurs des ora-
» cles de Dieu, et cette conviction ne les a pas em-
» pêchés de vivre dans la rapacité, dans la méchan-

¹ Loc. cit. p. 200.

» ceté, l'hypocrisie. L'esprit conservateur servile et
» enfantant le servilisme s'est toujours associé à l'in-
» différence mondaine pour persécuter le message
» éternel de Dieu et de la vérité révélée. Je suis sûr
» que le diable connaît mieux la vérité que nous, et
» il n'en est pas moins diabolique pour cela. Un en-
» seignement qui ne plonge pas ses racines dans
» l'amour est une malédiction, et plus cette doctrine
» est vraie, plus ses résultats sont maudits. »

Enfin, non moins digne des prophètes de l'ancienne alliance se trouve être la force avec laquelle le D^r Herron présente le seul remède capable de guérir les maux dont souffre la société ¹ :

« Pour que les hommes se réconcilient les uns avec
» les autres, il faut tout d'abord qu'ils se réconcilient
» avec Dieu tel qu'il s'est révélé en Jésus-Christ.
» L'union sociale doit être la conséquence du règne
» de Dieu sur nous et en nous. Ce sera l'épanouis-
» sement dans la vie humaine de la vie offerte en sa-
» crifice par le Christ. Lorsque les hommes s'abor-
» deront les uns les autres avec une étreinte divine,
» lorsqu'ils s'aimeront comme Dieu nous aime,
» et s'entraideront avec un cœur plein d'esprit de
» sacrifice, l'humanité formera comme une seule
» grande famille bien unie. Le nœud qui dénoue tous
» les problèmes sociaux, c'est l'amour de Dieu. La
» croix est l'arme que Dieu a tirée de son propre
» cœur pour briser nos cœurs à nous et y répandre
» en abondance le baume régénérateur de son amour.
» Nos espérances de liberté sociale se réaliseront,

¹ Loc. cit. p. 208.

» non par des combinaisons sociales mais par une
» activité fondée sur la conviction que l'attraction
» exercée par l'amour de Christ est la plus grande
» puissance de l'univers. Ce qui sauvera notre état
» social, ce sont des hommes, des femmes, sachant
» jeter leurs vies et leurs biens, comme autant de
» petits ruisseaux, témoignant de leur amour et de
» leur obéissance, dans le grand courant de la vie
» rédemptrice du Christ débordant sur le monde
» pour le salut des peuples.

« Toutes les questions concernant le travail et le
» capital, tous les problèmes sociaux de notre époque
» reviennent à ceci : l'Evangile de Jésus peut-il oui
» ou non être mis en pratique ? »

Quel dommage que de telles paroles n'aient pas
depuis longtemps retenti par toute la terre en déter-
minant tous ceux qui se réclament du nom de chré-
tiens à régler toute leur vie sur ces principes, et à
rester fidèles au point de vue qu'expose le D^r Herron
quand il dit¹ : « Nous ne pouvons pas non plus comp-
» ter sur l'Etat pour nous délivrer de nos plaies so-
» ciales et réaliser nos espérances d'avenir.
» L'Etat ne peut en aucune façon inspirer un esprit
» de désintéressement à un homme riche, ou d'éco-
» nomie à un pauvre. L'Etat est incapable d'établir
» la justice et l'équité sur la terre ; ce sont la justice
» et l'équité qui doivent constituer l'Etat. « Si vous ne
» naissez de nouveau, vous ne pouvez voir le Royaume
» de Dieu. »

Paroles marquées au coin de la sagesse, mais que

¹ Loc. cit. p. 200 et 201.

le D^r Herron lui-même devait trop tôt se laisser aller à oublier. Comme par une ironie du sort, qui se plaît à confondre les plus puissants génies en peuplant leurs œuvres de contradictions, nous le verrons bientôt, dans son ouvrage intitulé : *l'Etat chrétien*, soutenir une thèse exactement contraire. D'ailleurs, nous trouvons déjà, dans le *Message du Christ aux riches*, deux ou trois passages qui marquent bien l'évolution progressive sous l'impulsion de laquelle le professeur finira par devenir un pur socialiste. Et d'abord, voici un passage qui, à lui seul, ne nous renseignerait guère sur sa manière de voir, mais qui, rapproché de ceux qui vont suivre, ne laisse pas que d'être suggestif¹ : « Le message adressé par Jésus à tout homme » riche ou pauvre, faible ou fort, ignorant ou cultivé, » c'est la croix. Etre réconcilié avec Dieu, » cela signifie tout autre chose que le simple fait » d'avoir un accès confortable à certains privilèges » que sa main nous confère ; cela implique l'accepta- » tion de la règle divine établie par Dieu comme la » loi de notre vie, et cette règle divine c'est le sacrifice. »

Ici, contrairement à son habitude, le D^r Herron ne précise pas sa pensée. Il ne nous dit pas quel est le sacrifice que Dieu demande de l'homme en lui imposant la loi de la croix promulguée par Jésus-Christ. Mais il suffit de lire la suite du discours pour se convaincre que le sacrifice dont il s'agit, c'est celui de tous nos biens afin de réaliser le socialisme poussé jusqu'au communisme le plus absolu ; on pourrait

¹ Loc. cit. p. 203.

même dire le plus grotesque. Ecoutez, en effet, ce que nous dit quelques pages plus loin le D^r Herron¹ : « Un chrétien n'a pas plus de droit à un cheval, à » une maison, à un vêtement non consacré à Dieu, » que le Christ à une croix sans consécration divine ; » ou bien encore² : « Nous n'avons pas le droit, mora- » lement parlant, de nous vêtir pour notre seule sa- » tisfaction, de manger pour notre unique plaisir, » de choisir en vue de nous seul notre maison, notre » équipage, nos relations, d'acheter dans un but per- » sonnel des livres, des tableaux, des bijoux, des » objets de luxe ; nous n'en avons pas plus le droit » que Jésus pendant son ministère ici-bas. »

Bien que le docteur Herron, quand il écrit ces lignes, soit encore séparé par environ cinq ans du moment où il composera son *Etat chrétien*, il n'y a pas à douter qu'il ne soit déjà dans une certaine mesure sous l'influence d'un socialisme dont nous trouvons une trace irréfutable dans son discours sur la *Découverte du Christ* dont nous avons déjà parlé. L'un des paragraphes de ce discours est intitulé : *L'Etat doit trouver le Christ*. Et voici quelques-unes des affirmations que nous y lisons³ : « Il ne suffit pas » que l'Etat ait des citoyens chrétiens..... L'Etat est » de fondation un organisme d'origine divine. Il in- » combe à l'Etat comme à Dieu de n'avoir d'autre souci » que la justice. Les gouvernements humains n'ont pour » exister d'autre raison morale que celle pour laquelle » le Verbe a été fait chair..... L'âme de l'Etat, selon

¹ Loc. cit. p. 206.

² Loc. cit. p. 207.

³ *Rev. du Christianisme social* 1900, p. 58-59.

» l'expression de Shakespeare, a été corrompue par la
» convoitise et doit être régénérée. A moins de
» croire en Christ, l'Etat ne peut être sauvé.....
» Dans la mesure où l'Etat marche dans la lumière
» du trône et se soumet aux droits de l'Agneau, dans
» la même mesure il peut être un ministre de justice
» et de paix parmi les hommes. »

Il est vrai que plus tard, à la veille même de son professorat, dans un sermon intitulé : *L'Eglise infidèle à sa Mission* le D^r Herron dira¹ : « Pour faire
» pénétrer sa vie divine dans l'histoire de notre race,
» Dieu se sert beaucoup moins d'institutions et de
» formules que d'hommes animés de son esprit de
» charité et de justice, et qui sont comme autant
» d'incarnations de son amour rédempteur. »

Mais l'esprit évangélique qui inspire ces lignes, comme, du reste, les différents discours renfermés dans le même volume : *Plaidoyer en faveur de l'Evangile*, semble être la fin de la juste mesure gardée par le pasteur, mais que ne connaîtra plus le professeur. Celui-ci, en effet, voulant traiter à fond la question sociale, qui le préoccupe au moins autant du point de vue politique et économique que du point de vue religieux, ne tarde pas à composer son ouvrage intitulé : *l'Etat chrétien*. Certes, pour ne pas être accusé de mauvaise foi, il nous faut reconnaître que bien des pages de cet ouvrage, écrites d'un autre point de vue, nous paraîtraient admirables. Mais pour ne pas nous méprendre sur les tendances qui les ont inspi-

¹ Nous citons ce sermon (tiré de l'ouvrage intitulé : *Un Plaidoyer en faveur de l'Evangile*) d'après la traduction de M. Aug. Fisch, *Rev. du Christianisme social* 1901, p. 22.

rées, il faut nous placer sur le terrain dont le D^r Her-
ron lui-même se réclame au début de son ouvrage¹ :
« Et mon message ne peut être justement envisagé
» si ce n'est du point de vue auquel je me place, et
» duquel je parle — qui est celui d'un disciple politi-
» que et social du Christ. »

Alors, il devient évident que les nombreux déve-
loppements à double entente que renferme l'*Etat*
chrétien doivent être interprétés du point de vue
socialiste et non pas de celui des chrétiens sociaux.
D'ailleurs, pour ceux qui seraient tentés d'en juger
autrement, il nous suffira de leur citer quelques-uns
des passages caractéristiques au milieu desquels ces
développements sont encadrés. Voici ce que nous
lisons vers le milieu du premier discours² : « Cette
» foi politique en Christ est la conclusion logique
» du mouvement social. Toute la révolution sociale,
» quels qu'aient été ou que puissent être ses acci-
» dents ou ses incidents, est un constant mouvement
» divin vers l'ordre. »

Puis, dans le deuxième discours, renfermant la

¹ *The Christian State* by G. D. Herron p. 13 : « Nor can my
» message be justly considered except from the point of view at
» which I stand and from which I shall speak — which is that
» of a political and social learner of Christ. ».

² Op. cit. p. 30.

A ce propos, il n'est pas inutile de remarquer que les titres des
six discours qui composent cet ouvrage suffiraient à eux seuls
pour établir la tendance socialiste de l'auteur. En voici la tra-
duction :

1° *L'Apparition politique du Christ.*

2° *L'Etat chrétien.*

3° *L'Etat chrétien réalisation sociale de la démocratie.*

4° » » *rédemption de la loi de l'anarchie.*

5° » » *salut de l'Eglise.*

6° *Le réveil chrétien de la nation.*

conception que se fait le Dr Herron de l'Etat chrétien, nous trouvons ces lignes non moins significatives¹ : « Le peuple ne pourra jamais être complètement chrétien, jusqu'à ce que l'Etat soit devenu le » Christianisme organisé du peuple. L'unité de tout » le peuple avec Dieu dans l'esprit de Christ doit » procéder de l'Etat. C'est par l'Etat que le Christianisme devra organiser le peuple en vue de l'ordre » social de la communion du Saint Esprit. »

Et ce point de vue est encore plus fortement exprimé deux pages plus loin² : « Quoique l'Eglise doive » être assez pure pour être l'organe grâce auquel » s'établissent les puissances sociales du Christ, » c'est par l'intermédiaire de l'Etat que la religion » chrétienne doit réaliser la société parfaite du » royaume de Dieu. »

Ce n'est d'ailleurs pas seulement pour le salut des individus pris isolément, c'est aussi pour celui de l'Eglise elle-même que l'intervention de l'Etat chrétien est nécessaire, si nous voulons en croire l'auteur de l'ouvrage que nous analysons quand il nous dit³ : « La repentance de l'Eglise et sa conversion à une foi » plus solide⁴ en Christ, est une réforme politique » immédiatement nécessaire, et qui se trouve être un » premier fruit de l'Etat chrétien. »

Et ce n'est plus seulement comme nécessaire, mais bien comme absolument indispensable au salut, même individuel, que ce rôle de l'Etat chrétien nous

¹ Op. cit. p. 64.

² Op. cit. p. 66.

³ Op. cit. p. 153.

⁴ « A larger faith », m. à m. une foi plus étendue.

est présenté à la fin du dernier chapitre intitulé : *Le Réveil chrétien de la Nation*. Voici, en effet, ce que nous lisons¹ : « Il vaut infiniment mieux et il » est plus chrétien de défaillir dans une certaine » mesure, d'être moins bon, si vous le voulez, en » partageant la culpabilité et la calamité sociales, » que de réussir spirituellement seul. Il vaut mieux » pour quelqu'un de n'être pas un saint, et d'accepter les prescriptions des communes épreuves sociales, en s'engageant dans le travail qui est entrepris contre le mal social, trouvant une famille au milieu des vicissitudes sociales et de la chance apparente, portant la charge et le chagrin de la faillite sociale, endurant la peine de la lutte et de l'évolution sociales, que d'être un saint et de vivre isolé de tout cela. »

Plus caractéristiques encore, à ce point de vue, sont ces quelques lignes que nous lisons un peu plus loin² : « Je n'attends pas que l'individu soit dégagé » de sa responsabilité par le milieu, mais j'attends » l'accomplissement de telles organisations de la justice du royaume de Dieu, comme devant accroître » à la fois l'occasion et la responsabilité de l'individu. » Avec le royaume du ciel manifestement proche dans l'esprit et la forme de nos organisations sociales et de nos institutions politiques, Dieu trouvera grands ouverts des canaux, maintenant fermés, à travers lesquels les puissantes forces spirituelles dont il dispose pourront agir sur les individus. »

Et, en présence de telles déclarations, nous n'hési-

¹ Op. Cit. p. 195.

² Op. cit., p. 199.

tons pas, pour notre compte, à affirmer que le D^r Herron a dépassé de beaucoup le Christianisme social pour tomber dans un socialisme qui est sans doute celui d'un chrétien ardent et convaincu, mais dont les principes ne rappellent guère plus l'Evangile que ne le font ceux de beaucoup d'autres socialistes.

D'ailleurs, pour confirmer le jugement que nous portons ainsi sur les doctrines de l'ancien professeur de l'Université de Jowa, nous ne pouvons mieux faire, avant de terminer l'exposé de ses doctrines, que de citer quelques extraits de sa *Profession de foi sociale* faite le 17 mars 1899 devant le *Single Tax Club de Chicago*¹. Voici ce qu'il y dit de la société chrétienne telle qu'il la conçoit² : « Ce serait une société » dans laquelle il n'y aurait plus ni gage ni profit, ni » mien ni tien, dans le sens auquel ces mots sont » compris. Ce serait une société dans laquelle chaque » homme travaillerait pour le bien commun, sans » gages d'aucune sorte, parce qu'il aurait librement » des ressources pour tous ses besoins. Chacun recevrait de la production commune ce qu'il pourrait » user ou ce dont il aurait besoin. »

Et voici de quelle manière il prétend réaliser cette société en adhérant au programme du *Single Tax Club*³ : « L'impôt unique propose d'abolir l'inégalité » des ressources naturelles en faisant de la terre le » soutien naturel de tout le peuple; c'est-à-dire, en

¹ En effet, après avoir momentanément gardé le silence, après sa démission forcée, le D^r Herron s'est remis à propager les idées qui lui sont chères en donnant des conférences.

² *Profession de foi sociale*, p. 2.

³ Op. cit., p. 8 et 9.

» faisant de la terre le soutien de la vie collective, et
» de tout ce qu'on appelle le gouvernement.....

»

» Aussi loin qu'il va, l'impôt unique fournit une base
» à une vraie démocratie, en ce qu'il veut l'absolue
» démocratie dans les bénéfices des ressources pu-
» bliques. Il veut cette démocratie élémentaire qui est
» l'association volontaire ; la démocratie est simple-
» ment la camaraderie du peuple, ou la fraternité du
» peuple, selon la manière dont ils agiront en-
» semble.

» Cette démocratie est, en effet, plus radicale que
» le socialisme, plus radicale que l'anarchie chré-
» tienne de Tolstoï ; c'est le pur communisme des
» ressources naturelles. C'est-à-dire qu'elle signifie
» que tout être humain doit avoir un égal accès avec
» tous les autres êtres humains à tous les bénéfices
» provenant de la vie sur la face de la terre. Dans ce
» sens c'est la plus véritable sorte d'égalité, aussi loin
» qu'elle va ; c'est-à-dire, au point de vue économique,
» qu'elle est l'égalité économique absolue dans l'usage
» de la terre.....

»

» Pour parler franchement à ce sujet : la plus grande
» partie de ce qu'on appelle gouvernement est *l'im-
» posture, la fraude et la tyrannie de l'intérêt personnel
» qui s'approprie le travail et la vie du peuple pour
» l'édification de ses trônes*¹. La plus grande partie du
» gouvernement existant n'est pas seulement un non
» bénéfice, mais constamment consume, aveugle et

¹ C'est le Dr Herron lui-même qui souligne.

» déçoit la vie du peuple; elle le déçoit dans son idéal
» le plus élevé, jusqu'à ce qu'enfin le peuple croie
» ses propres mensonges, le pire état dans lequel
» l'homme puisse tomber. »

Pour caractériser d'un mot cette doctrine, nous ne pouvons mieux faire que de remarquer qu'elle est la réponse à cette question : Que doivent faire les hommes en tant que membres de l'Etat et par l'intermédiaire de l'Etat pour assurer le bien-être de leurs concitoyens ? C'est-à-dire que nous nous trouvons purement et simplement en présence d'un système socialiste. De sorte que, sans anticiper sur ce qui fera l'objet de notre conclusion, nous pouvons marquer ce qui différencie cette manière de voir de celle du Rév. Sheldon en notant que le système dont nous allons maintenant nous occuper est juste l'opposé du précédent, puisqu'il a son point de départ dans la question : Que ferait Jésus à ma place ? c'est-à-dire : Que doit faire l'homme régénéré par l'esprit de Dieu pour assurer dès ici-bas et pour l'éternité le salut de ses semblables en même temps que le sien propre ?

CHAPITRE DEUXIÈME

Le Révérend Charles-M. Sheldon

§ I. — Biographie du Révérend Sheldon¹

Le rapprochement que nous avons établi à la fin du chapitre précédent entre les théories du D^r Heron et celles du Rév. Sheldon soulève peut-être dans quelques esprits la question de la légitimité d'une telle comparaison. En attendant que cette légitimité s'impose d'elle-même par la suite de cette étude, qui nous fera découvrir chez le pasteur les mêmes préoccupations que nous avons rencontrées chez le professeur, qu'il nous suffise, pour l'établir provisoirement, de faire remarquer que les deux systèmes entre lesquels nous statuons ce rapprochement ont vu le jour à peu près à la même époque, dans un même milieu et par conséquent au sein de circonstances analogues; arrivant d'ailleurs à peu près en même temps à franchir les bornes de ce milieu pour se répandre en Angleterre et même en France avec une rapidité vertigineuse et y susciter une admiration des plus

¹ D'après la *Rev. du Christianisme social*, 1899, p. 230-243; traduction faite par le regretté professeur Henri Appia, d'une partie d'un article de M. W.-T. Stead, dans la *Review of Reviews* (Mai 1899).

enthousiastes. C'est, en effet, pendant que le D^r Herron professait à Grinnell les leçons dont l'ensemble constituait ensuite les ouvrages d'où nous avons dégagé ses théories, que le Rév. Sheldon lisait, en guise de sermons, les chapitres qui composent les histoires dont la publication devait faire parvenir jusqu'à nous les puissants échos. Et, c'est ainsi que, dans l'hiver 1895 à 1896, c'est-à-dire quelques mois seulement après la publication de *l'Etat chrétien* du D^r Herron, le Rév. Sheldon lisait à sa communauté les chapitres du livre qu'il a publié sous ce titre : *In His Steps* (Sur ses Traces) ¹.

Le succès de cette publication ne devait d'ailleurs pas se faire attendre. L'année même de son apparition, elle était vendue dans les seuls Etats-Unis à 300.000 exemplaires. Bientôt 2.000.000 d'exemplaires en étaient écoulés en Angleterre. Et la traduction française qui en était faite atteignait rapidement un chiffre respectable d'éditions. Mais, avant de chercher dans l'étude de cet ouvrage la cause d'une telle popularité, arrêtons-nous quelques instants à en étudier la genèse en retraçant rapidement la biographie de l'auteur ².

A nous en tenir aux renseignements peu abondants que nous avons sous la main, nous remarquons qu'il n'a dû connaître aucune de ces vicissitudes par lesquelles est passé le D^r Herron et dont nous retrou-

¹ Remarquons dès maintenant que les différents titres donnés à la traduction française sont inexacts. Il n'y a rien qui autorise à traduire : *In His Steps* par : *Notre Modèle*. Et le *What would Jesus do?* (Que ferait Jésus?) n'est qu'un sous-titre.

² Telle que nous la fait connaître M. W.-T. Stead (loc. cit.) d'après un article de M. Georges-T. Davis, dans la revue *Our Day* (Mars 1899).

vons des traces dans les œuvres de ce dernier. Et c'est sans doute à cette tranquillité que nous devons attribuer le calme avec lequel le Rév. Sheldon traite les questions qui le préoccupent, et qui forme un contraste si frappant avec l'agitation fébrile par laquelle son compatriote se laisse souvent entraîner à tomber d'un extrême dans l'autre.

Né à Welsville, dans l'Etat de New-York, en 1859, Charles-M. Sheldon suit les cours de l'Académie Philipps à Andover (Massachusetts) et y prend son premier grade à l'âge de vingt ans, en 1879. De là il passe à l'Université Brown, d'où il sort en 1883 pour entrer au Séminaire théologique d'Andover, où il termine ses études en 1886. Après quoi il débute comme pasteur congrégationaliste de l'Eglise de Waterbury, où il reste deux ans avant d'accepter, en 1889, l'appel que lui adresse alors l'Eglise Centrale de Topeka (Kansas), dont il est resté jusqu'à ce jour le fidèle pasteur.

Si, par la pensée, nous nous transportons de nouveau en Amérique, au moment où le Rév. Sheldon vient d'être installé dans sa nouvelle paroisse, c'est-à-dire en 1889, nous ne remarquons alors rien qui attire tout particulièrement notre attention. En nous joignant à l'assemblée des fidèles qui assistent au culte, nous voyons bientôt apparaître sur la plateforme, d'où le pasteur s'adresse à ses frères, un homme de haute taille. Solidement bâti, il est un beau représentant du type celtique. Son visage coloré fait ressortir le bleu pur de ses yeux et s'harmonise bien avec sa forte chevelure brune. Ses manières, du reste, sont douces et sa parole décidée

lui gagne la sympathie des assistants, sans que sa prédication nous paraisse rien offrir de spécialement digne de remarque. Et il continue à en être ainsi jusqu'en 1891, c'est-à-dire pendant les deux premières années passées par le Rév. Sheldon à Topeka. Mais alors, en nous joignant de nouveau à la communauté des fidèles qui assistent au culte de l'après-midi, nous ne pouvons manquer d'être profondément surpris d'un changement digne de passer pour une révolution et qui demande une explication. En nous adressant à l'un des auditeurs réguliers de ces services, voici ce que nous apprenons : Enflammé d'une ardente passion pour la cause de l'Evangile qu'il s'est senti appelé à prêcher, le Rév. Sheldon est profondément attristé, au début de son ministère, par une double constatation qui s'impose à lui. Il est évident qu'à ce moment-là les cultes, et en particulier ceux de l'après-midi, ne sont pas à beaucoup près suivis comme ils devraient l'être, et sont surtout abandonnés par les hommes. En second lieu, l'application, dans la vie journalière, des enseignements évangéliques donnés dimanche après dimanche, laisse fort à désirer. Mais pour notre pasteur tristesse n'est pas synonyme de découragement. Après avoir mûrement réfléchi aux moyens d'attirer au culte les membres de son Eglise, il a imaginé celui qui fait aujourd'hui la cause de notre étonnement. Il a décidé de remplacer ses sermons de l'après-midi par la lecture, chapitre après chapitre, d'histoires qu'il compose lui-même ; sorte de romans religieux, si l'on peut appliquer ce nom à des récits si fortement empreints d'un ardent désir de sauver

les âmes ; désir d'ailleurs moins servi par une imagination féconde que par une connaissance approfondie de la situation sociale actuelle, telle que la révèle à tout observateur sérieux une étude minutieuse de la tragique réalité.

Il n'y a, du reste, rien qui doive nous étonner dans la puissante pénétration des besoins de la société moderne qui caractérise ces ouvrages au travers desquels le chrétien peut se reconnaître, avec ses défaillances et ses relèvements, dans les héros que le Rév. Sheldon met en scène, avec des noms d'emprunt sous lesquels se cachent des personnalités existantes¹. En effet, pour trouver le remède au peu d'influence exercé par la prédication, il cherche à étudier le mal à fond pour se rendre compte de la profondeur de l'abîme qui sépare la vie religieuse de la vie ordinaire. C'est dans ce but qu'il emploie, à faire une enquête personnelle, les trois mois de vacances obtenus de sa congrégation. Après sa prédication il disparaît jusqu'au dimanche suivant pour passer la semaine avec une des catégories d'hommes entre lesquelles il a réparti les habitants de sa ville paroissiale. Si bien que, déguisé en médecin, en avocat, en journaliste, en employé de chemin de fer, etc., il pénètre dans toutes les classes de la société, se mêlant intimement à leur vie, ne manquant jamais l'occasion de provoquer par des réflexions sérieuses des mouvements de relèvement dont on trouve encore des tra-

¹ C'est ainsi que le Rév. Sheldon s'est inspiré de sa propre activité pastorale pour peindre le pasteur Maxwell et que le type de Rachel Winslow est une demoiselle américaine qui après sa conversion a renoncé à une brillante carrière théâtrale pour se consacrer au relèvement du peuple.

ces aujourd'hui, et surtout, notant soigneusement à la fin de chaque journée toutes les observations qu'il lui a été donné de faire. De sorte qu'après cette enquête il peut reprendre son ministère, étant mieux armé que par le passé pour combattre victorieusement l'indifférence; ce qu'il s'empresse de faire en lisant dans son Eglise, dès l'hiver de 1891 à 1892 le récit intitulé : *Richard Bruce*¹, écouté avec le recueillement et le sérieux que nous avons pu constater au moment où nous nous sommes joints, par la pensée, à l'auditoire qui remplit constamment, à partir de cette époque, l'Eglise de Topeka. En effet, si la publication de cet ouvrage n'a pas eu, au dehors, surtout dès le début, le retentissement qu'obtiendront *la Crucifixion de Philippe Strong*, et spécialement *Sur ses Traces*, il n'en est pas moins vrai que l'auteur par la lecture qu'il en fait, réussit à ramener assidûment au culte tout son auditoire. De sorte que, encouragé par ce premier succès, il lit bientôt une deuxième histoire que nous connaissons sous ce titre : *Les sept jours de Robert Hardy*². Puis, marchant, on peut le dire, de succès en succès, le Rév. Sheldon

¹ *Richard Bruce*. A propos de cet ouvrage traduit en français sous le titre si malheureusement choisi de : *A Chicago*, nous croyons devoir attirer l'attention des traducteurs sur l'importance qu'il y a, pour eux comme pour ceux qui les lisent, à respecter les titres donnés par les auteurs à leurs ouvrages. Car, changer le titre, c'est risquer souvent de prêter à l'auteur une manière de voir qui n'est pas la sienne.

Nous avons déjà relevé l'erreur qui a fait traduire *In His Steps* par : *Notre Modèle*. Or, combien de lecteurs ont été circonvenus par ce titre et ont prêté à l'auteur l'idée d'une imitation plus ou moins servile du Christ ? alors qu'il la combat de toutes ses forces pour nous inviter à marcher sur ses traces, c'est-à-dire à inspirer toute notre vie du renoncement dont il a fait preuve en toutes circonstances.

² *Robert Hardy's seven days*.

continue pendant chacun des hivers suivants à lire une histoire qu'il insère au fur et à mesure dans le journal l'*Advance* avant de la publier en volume. Et ainsi paraissent successivement : *La Vingtième Porte*¹, en 1893 ; *la Crucifixion de Philippe Strong*², en 1894 ; *le Gardien de son frère*³, en 1895 ; *Sur ces Traces*⁴, en 1896 ; *Malcom Kirk*⁵, en 1897, et *Pour le Christ et l'Eglise*⁶, en 1899.

N'ayant pas l'intention de faire de l'homilétique, nous ne nous arrêterons pas ici à discuter la légitimité qu'il peut y avoir à remplacer le sermon, non pas même par une dissertation, mais simplement par des lectures d'histoires plus ou moins fictives. Le seul fait que celles-ci ont atteint, dans le milieu qui les a inspirées, le but auquel elles visaient nous prouve qu'elles étaient à leur place dans les circonstances particulières où se trouvaient à la fois l'Eglise de Topeka et son pasteur dévoué. Car la personnalité de celui-ci n'a pas dû être plus étrangère au succès de son entreprise dans son Eglise qu'elle ne l'a été à l'enthousiasme soulevé dans les différents milieux où son œuvre a pénétré. Ce qui a certainement contribué pour une large part à la faveur, très légitime du reste, avec laquelle les ouvrages du Rév. Sheldon ont été accueillis, c'est le souffle de vie qui se dégage de ces histoires et qui fait pressentir derrière les pasteurs Strong et Maxwell un fidèle con-

¹ *The Twentieth Door.*

² *The Crucifixion of Phillipp Strong.*

³ *His Brother's keeper.*

⁴ *In His Steps.*

⁵ *Malcom Kirk.*

⁶ *For Christ and the Church.*

ducteur spirituel d'Eglise qui s'est efforcé, avant de prêcher ses principes, de les mettre lui-même en pratique. Et le meilleur éloge que l'on puisse faire de cette vie de renoncement et de dévouement, se révélant si discrètement à nous sous les images de la fiction, et qui n'est autre que celle du Rév. Sheldon lui-même, c'est de noter le stimulant qu'a été pour beaucoup de chrétiens la lecture de ces études si pénétrantes dans lesquelles l'auteur nous donne, en conformité parfaite avec l'Evangile, la véritable solution aux questions sociales.

§ II. — Doctrines du Rév. Sheldon

Si nous avons dû justifier par le manque de renseignements sur la personne du Rév. Sheldon le peu de place que nous avons donné à sa biographie en comparaison de celle que nous avons faite du D^r Herron, nous ne pouvons ni ne voulons invoquer le manque de documents pour restreindre également dans notre travail l'exposé de ses doctrines. Mais nous avons pour le faire trois raisons qui nous paraissent suffisantes. En premier lieu, nous n'avons pas à marquer chez le pasteur l'évolution que nous avons constatée chez le professeur. En second lieu, nous aurons, dans notre conclusion, l'occasion de faire plus ample connaissance avec les théories du Rév. Sheldon, en le citant à diverses reprises pour soutenir notre manière de voir. Car, c'est là notre troisième raison, le point de vue que nous allons exposer maintenant répond si bien au nôtre que nous

serions disposé à accepter toute la responsabilité des passages que nous allons citer si l'autorité bien légitime dont jouit notre auteur n'était pas mieux faite que notre inexpérience pour assurer le succès aux idées dont la cause nous est également chère.

Dès lors, il n'y aura pas lieu de s'étonner si nous nous bornons presque entièrement, dans cet exposé, aux citations que nous ne pouvons pas nous dispenser de faire pour bien montrer qu'en rangeant le Rév. Sheldon dans le camp des chrétiens sociaux, auquel nous appartenons, nous n'avons pas été victime d'un mirage nous amenant à découvrir notre point de vue là où un esprit indépendant ne l'aurait pas trouvé. D'ailleurs, pour ne pas abuser de ces citations qui, multipliées outre mesure, finiraient par devenir fastidieuses, par suite des répétitions qu'elles entraîneraient, nous nous contenterons de les extraire de trois des volumes que nous avons mentionnés plus haut. Ces trois volumes renfermant les trois histoires les plus caractéristiques, au point de vue qui nous occupe, dues à la plume du Rév. Sheldon, auront en même temps l'avantage de nous révéler sa manière de voir à trois moments différents de son activité littéraire et confirmeront notre affirmation qu'il ne s'est produit chez lui aucune évolution. Ces trois volumes sont : *Les Sept jours de Robert Hardy*¹, *La Crucifixion de Philippe Strong*², et *Sur ses Traces*³ et ils vont nous permettre de faire des doctrines de leur

¹ *Robert Hardy's seven days* que nous citons d'après l'original dans l'édition *penny stories* de Mr. James Bowden.

² *The Crucifixion of Phillip Strong* que nous citons de l'édition *sixpence* de Ward, Lock & Co.

³ *In His Steps* également de l'édition *sixpence*.

auteur un exposé qui n'est autre que celui des théories chrétiennes sociales dans toute leur étendue.

Et d'abord si certains hommes ont éprouvé le besoin de se faire du Christianisme une autre conception que celle de la tradition de l'Eglise individualiste, cela n'a pas été pour le plaisir de se singulariser ou de se faire une réputation en professant des théories nouvelles. Il y a eu, à cette rupture avec le passé, un motif beaucoup plus sérieux ; à savoir le sentiment angoissant de la triste réalité que nous dépeint si bien le Rév. Sheldon quand il dit¹ : « Il » y a aujourd'hui dans cette ville des gens qui man- » quent de nourriture, d'habillements, de chauffage » bien qu'il n'y ait nullement de leur faute. Il en est » ainsi de milliers et même de centaines de milliers » d'hommes à travers le monde. Notre époque ré- » clame des héros, des martyrs, des serviteurs, des » sauveurs. Et, juste dans cette même ville qui est la » nôtre, où la détresse court les rues et où le besoin » actuel s'est déjà saisi de bien des pauvres diables, » la Société continue à donner ses coûteuses parties » de plaisir et à vivre dans son petit cercle de plaisir » égoïste tout comme si le volcan était un moelleux » petit lit de roses pour s'y endormir quand elle est » fatiguée du plaisir et désire se plonger dans des » rêves de bonheur. Mais, cependant la bulle va » éclater un de ces jours et alors — ? »

Alors, ce que le Rév. Sheldon prévoit comme nous c'est une révolution bien plus sanglante que toutes celles dont l'histoire a enregistré les tristes exploits

¹ *The Crucifixion of Phillipp Strong*, p. 137-138.

en même temps que les actes de sublime héroïsme. Car ce sera la lutte, contre l'égoïsme des privilégiés de ce monde, d'un égoïsme bien plus redoutable encore, celui de l'homme le plus dangereux que l'on puisse imaginer, c'est-à-dire celui de l'ouvrier sans travail et sans pain. Or, pour quiconque est convaincu, avec raison, que la description faite plus haut est bien celle de la société actuelle, quelle conclusion en tirer sinon celle-ci ¹ : « Le plus grand ennemi de » l'homme n'est pas la mort ; c'est l'égoïsme. Celui-ci » règne sur le monde entier. Le désastre même qui » a rempli la ville de chagrin ² est dû à l'égoïsme. » Jugeons-en plutôt. Il ressort de l'enquête déjà faite » que l'ivresse d'un inspecteur de la voie a été la » cause de l'accident. Quelle a été la cause de cette » ivresse ? Les habitudes de boire de cet inspecteur. » Comment les a-t-il acquises ? Dans une maison de » débauche dont les contribuables autorisent l'ouverture moyennant paiement d'une certaine somme » d'argent au trésor de la ville. Ainsi donc, c'est » l'avidité ou l'égoïsme des hommes de cette ville » qui est au fond la cause de ce terrible désastre. » Qui faut-il en blâmer ? L'inspecteur de la voie ? » Non. Le tenancier de la maison qui lui a vendu la » liqueur ? Non. Qui donc ? Chacun de nous, mes » frères. »

Mais, si nous sommes réellement pénétrés du sentiment de la responsabilité directe ou indirecte que fait peser sur nous la solidarité, en nous chargeant

¹ *Robert Hardy's seven days*, p. 38.

² Allusion au récit qui précède d'un accident de chemin de fer dû à l'ivresse d'un employé.

d'une part du mal dont souffre l'humanité, comment agirons-nous pour nous acquitter des devoirs de fraternité que nous imposent à la fois nos titres d'hommes et de chrétiens ? Nous contenterons-nous d'augmenter un peu notre contribution aux secours distribués à ceux qui en ont besoin, d'une manière souvent insuffisante et toujours humiliante pour leur dignité d'hommes ? Pour nous faire une juste idée de la valeur de cette bienfaisance, si faussement appelée la charité, méditons chacun pour nous ces quelques lignes placées par le Rév. Sheldon dans la bouche du pasteur Strong ¹ :

« Eh bien, mes frères, dit-il, que pouvons-nous
» faire pour aider à la solution de ces questions ?
» L'Eglise d'Amérique n'aura-t-elle pas sa part dans
» le plus grand problème de la vie humaine qui
» agite le monde aujourd'hui ? N'est-il pas vrai que
» le peuple de cette ville regarde l'Eglise comme une
» organisation insignifiante incapable de porter secours
» à la crise des affaires du peuple, et les prédicateurs
» comme une catégorie d'hommes faibles et
» dépourvus de sens pratique, ne connaissant rien
» au véritable état des affaires ? Ne sommes-nous pas
» divisés par nos différences de dénominations alors
» que nous devrions être unis dans une œuvre commune
» pour le salut de toute l'humanité ? Je n'ai
» aucune foi dans le plan proposé de donner notre
» bienveillance ou de distribuer la ville pour les visites
» de pauvres. Toutes ces choses ont leur place
» marquée. Mais les affaires en sont à un tel point

¹ *The Crucifixion of Phillip Strong* p. 262-263.

» maintenant, ici et dans tout le pays, que nous devons faire quelque chose de plus que cela. Nous devons agir comme le ferait Christ s'il était ici. Que ferait-il ? Donnerait-il pour cela quelque chose de moins que toute sa vie ? Ne se donnerait-il pas lui-même ? »

La voilà bien tracée la ligne de conduite que nous devons tenir si nous voulons être véritablement les disciples de celui dont nous nous réclamons. Pour éviter la révolution sociale que prépare la situation actuelle, il faut des hommes qui se donnent tout entiers. Mais, avant de se donner, il faut s'appartenir, c'est-à-dire se rendre maître de cet égoïsme entre les mains duquel nous ne sommes, la plupart du temps, que des jouets. Et c'est ce que nous montre encore excellemment le Rév. Sheldon quand il nous dit¹ : « Si nous sommes résolus à rejeter notre égoïsme, sous quelque forme qu'il déplaie à Dieu, et si nous commençons demain à mettre en pratique cette résolution, en paroles et en actes, nous révolutionnerons la ville dans ses affaires, sa politique, ses Eglises, ses écoles, ses maisons. Si nous laissons nos émotions agir, nos sympathies s'éveiller simplement pour donner un peu d'argent à l'occasion, cela n'entraînera pour nous comme pour la communauté qu'un bien peu durable. Dieu veut une complète transformation des habitants de ce pays. Rien de moins qu'une régénération complète ne peut nous sauver de la destruction. De l'argent non consacré, égoïste ; une éducation, un pouvoir

¹ *Robert Hardy's seven days* p. 40.

» politique égoïstes et un génie égoïste dans les arts,
» les lettres et la diplomatie, nous plongeront comme
» peuple dans le gouffre de l'anéantissement. Il n'y a
» de salut pour nous qu'en Jésus-Christ. Croyons
» en lui et vivons en lui. »

Or, en devenant les maîtres de nous-mêmes, nous deviendrons, non pas les esclaves (puisque nous nous serons librement assujettis), mais les serviteurs de la volonté divine dans l'accomplissement de laquelle nous trouverons, par l'amour, la paix avec Dieu, avec nous-mêmes, et avec tous les hommes. C'est cette idée de l'amour produisant les fruits de la justice selon Dieu que nous trouvons exprimée par Robert Hardy quand il dit¹ : « Aimez Dieu et obéissez-lui. N'enviez pas les riches. Ils sont souvent plus misérables que vous ne l'imaginez. Le vrai bonheur consiste en une conscience en paix avec Dieu et en un cœur libre de tous désirs et de toutes habitudes égoïstes. »

Et cette folie de l'amour chrétien que prêche le Rév. Sheldon, voici dans quel sens et dans quelle mesure il veut la voir pratiquée; c'est de la même manière que le fait son héros Philippe Strong. Une première fois, victime d'un attentat dirigé contre lui par un tenancier irrité de la campagne entreprise contre les maisons de débauche, le pasteur Strong demande à voir son meurtrier avant son incarcération. Or, au cours de cette entrevue il s'adresse à lui en ces termes² : « Maintenant, ce pour quoi j'ai voulu vous voir ici avant que vous soyez enfermé, c'est

¹ *Robert Hardy's seven days* p. 43.

² *The Crucifixion of Phillipp Strong* p. 73-74.

» pour vous faire savoir que je n'ai aucune haine
» contre vous. L'acte que vous avez commis est
» contraire à la fois à la loi de Dieu et à celle de
» l'homme. Le mal que vous m'avez fait est bien
» léger en comparaison de celui que vous avez fait à
» votre propre âme. Oh ! homme frère, pourquoi
» avoir essayé de me blesser parce que j'avais dénoncé
» votre commerce ? Ne savez-vous pas du plus pro-
» fond de votre cœur que la maison de débauche a
» de si mauvais effets qu'il est du devoir d'un hom-
» me, aimant la famille et la patrie, de l'attaquer ? Et
» cependant, je vous aime. Cela est possible parce
» que vous êtes un être humain. »

Une deuxième fois, attaqué par deux voleurs, il dit à l'un d'eux¹ : « Venez chez moi. Personne que
» vous et moi n'a besoin de savoir ce qui s'est passé
» ce soir. J'ai de la nourriture à la maison et vous
» avez faim. Nous appartenons tous deux au même
» Dieu-Père. Pourquoi ne vous aiderais-je pas si je
» le veux ? »

Le premier fruit que porte cet amour chez ceux qui s'y adonnent, c'est de les amener à accepter toujours et partout la volonté de Dieu. Cela ressort à chaque page des ouvrages du Rév. Sheldon ; et il le dit en toutes lettres² : « J'agis d'instinct et je manque de
» sens pratique, je m'applique simplement à faire la
» volonté de Dieu. »

C'est ainsi, du reste, que l'amour est le vrai remède au mal social en produisant, comme conséquence de

¹ Op. cit. p. 246.

² *The Crucifixion of Phillipp Strong* p. 16.

cette soumission à la volonté divine, un deuxième fruit qui est le renoncement à soi-même. Et il suffit, pour nous convaincre que c'est bien là le point de vue du Rév. Sheldon, de lire ces quelques lignes¹ : « Ce dont nous avons besoin c'est moins de lois, » d'ordonnances et de statuts que de vies, de chrétiens (hommes et femmes) qui se donnent eux-mêmes avec une grande part de leurs moyens pour purifier les âmes, les corps et les familles de ce district misérable. Nous traversons à Milton une crise dans laquelle les chrétiens doivent se donner eux-mêmes à l'humanité ! »

Et, c'est cette nécessité, dans laquelle se trouve le vrai disciple de Jésus-Christ, non-seulement de renoncer à ses biens, mais aussi de se sacrifier personnellement, que le Rév. Sheldon nous présente comme un troisième fruit de l'amour réalisé chez le pasteur Maxwell² : « Henri Maxwell ne partit pas en vacances. Au lieu de cela, il prit l'argent qu'il avait mis de côté pour le voyage et tranquillement prépara un voyage de vacances pendant l'été pour toute une famille vivant au Rectangle, et qui n'avait jamais quitté le quartier malsain des logements ouvriers. Le pasteur de la Première Eglise n'oubliera jamais la semaine qu'il a passée à faire des préparatifs avec cette famille. Il alla au Rectangle par une chaude journée où quelque chose de la terrible chaleur des logements commençait à se faire sentir, et aida la famille à se rendre à la station et les conduisit dans un endroit joliment

¹ *The Crucifixion of Philipp Strong* p. 276-277.

² *In His Steps*, p. 173.

» situé sur la côte où, dans la famille d'une femme
» chrétienne, ces locataires échappés de la ville res-
» pirèrent, pour la première fois depuis des années,
» le frais air salé, et sentirent souffler sur eux le par-
» fum odeur de pin d'une nouvelle étape de la vie. »

Or, si de tels exemples de vie, portant de tels fruits, nous paraissent être une raison suffisante pour ceux qui ne l'ont pas encore fait, de devenir des chrétiens sociaux, peut-être quelques-uns hésitent-ils encore à faire le pas décisif parce qu'ils n'ont pas pu saisir assez nettement, d'après les précédentes citations, ce qu'est le Christianisme social. Et nous allons nous efforcer de vaincre leurs hésitations en leur montrant, dans les ouvrages du Rév. Sheldon, la lumière qui pourra dissiper les ténèbres de leur esprit. Voici, en effet, comment le pasteur Strong justifie la résolution qu'il a prise d'aborder une fois par mois les questions sociales, du haut de la chaire de Milton¹ : « Ce
» que je voudrais faire distinctement comprendre,
» c'est la foi qui s'est profondément gravée en moi
» dès mon arrivée dans cette ville, à savoir que si
» les membres de cette Eglise veulent honorer le
» Chef de l'Eglise et amener les hommes à croire en
» lui et à être sauvés pour cette vie et pour l'autre,
» ils doivent avoir à cœur de faire beaucoup plus
» qu'ils n'ont encore fait pour faire servir leur confort
» physique et le luxe de leurs maisons à la bénédic-
» tion et à la christianisation de cette communauté. »

Et voilà comment il place ses paroissiens de l'Eglise du Calvaire en présence de la responsabilité qui leur incombe² : « Les hommes qui possèdent ces loge-

¹ *The Crucifixion of Phillipp Strong*, p. 164.

² *The Crucifixion of Phillipp Strong*, p. 238.

» ments (et les hommes des autres Eglises qui en
» sont les propriétaires) sont coupables aux yeux de
» Dieu en laissant des êtres humains créés à son
» image croître dans des milieux aussi affreux quand
» la puissance de l'argent suffirait à l'arrêter. Ils en
» auront donc à la fin une plus grande condamna-
» tion, quand le Christ sera assis sur le trône⁴ de
» l'univers pour juger le monde. Car ne dira-t-il pas
» ce qu'il disait il y a longtemps : « J'ai eu faim et
» vous ne m'avez pas donné à manger, j'étais nu et
» vous ne m'avez point vêtu; malade et languissant
» dans de misérables demeures, et vous vous êtes
» enfuis de ces places et ne m'avez pas visité? » Car
» ces hommes et ces femmes ne sont-ils pas vos
» frères? A la vérité, Dieu le redemandera de nos
» mains, oh hommes de Milton, si, ayant le pouvoir
» d'user de la propriété de Dieu pour rendre le monde
» plus heureux, et meilleur, nous refusons de le
» faire et continuons notre chemin, sans souci de
» notre responsabilité, et égoïstes dans notre usage
» de l'argent de Dieu. »

Et, pour ceux qui voudraient faire plus ample connaissance avec la manière de réaliser la conception que s'est faite du Christianisme le Rév. Sheldon, qu'il nous suffise, avant de passer à la comparaison de ses doctrines avec celles du D^r Herron, de leur signaler tout particulièrement dans le volume intitulé : *In His Steps*, spécialement consacré à l'étude de cette question, les deux programmes de vie tracés . le premier par le pasteur Maxwell¹, et le second par Milton Wright².

¹ *In His Steps*, p. 79-80.

² Id. p. 98.

CONCLUSION

Soyons des Chrétiens sociaux

Prises en elles-mêmes, les théories socialistes du D^r Herron, telles que nous les ont révélées ses publications, pourraient donner lieu à bien des réserves que nous n'avons pas indiquées et faire l'objet d'une critique serrée qui montrerait l'impossibilité de faire subsister un régime socialiste quelconque. Mais, étant donné notre incompetence, nous aimons mieux laisser à d'autres le soin de le faire, pour nous borner à montrer la supériorité du Christianisme social sur le Socialisme chrétien. Il va sans dire, du reste, que la comparaison placée à la base de notre démonstration ne vise que le D^r Herron devenu socialiste. Car, dans sa période chrétienne sociale nous trouverions aussi bien que chez le Rév. Sheldon les éléments de notre argumentation. C'est, d'ailleurs, dans les contradictions que nous avons relevées au cours de notre exposé des doctrines de l'auteur de *l'Etat chrétien* que nous prenons le point de départ de notre comparaison pour affirmer qu'il est *logiquement*⁴ im-

⁴ Nous soulignons le mot *logiquement* pour qu'on ne nous prête pas une idée qui n'est pas la nôtre en nous faisant dire que nous nous arrogeons témérairement le droit de refuser le titre de chrétiens à tous ceux qui professent des doctrines socialistes. La re-

possible d'être à la fois socialiste et chrétien. Sans vouloir attacher plus d'importance qu'il ne faut à l'appui offert, par cette preuve un peu extérieure, à notre manière de voir, nous ne pouvons cependant nous empêcher de la signaler.

La contradiction, en particulier, qui existe entre le *Plaidoyer en faveur de l'Evangile* et *l'Etat chrétien* est telle que ces deux écrits, lus par quelqu'un qui n'en connaîtrait pas la provenance, seraient difficilement acceptés comme du même auteur. Dans le premier de ces deux ouvrages, en effet, on entend parler un chrétien indigné des infidélités de son Eglise et qui réclame avec une singulière énergie la mise en pratique de l'Evangile. Mais nous croyons pouvoir mettre au défi de trouver la moindre trace qui laisse supposer que le D^r Herron ait jamais même entendu parler du socialisme. Tandis que dans le second, l'auteur, sans paraître étranger aux doctrines chrétiennes, n'en donne pas moins comme note dominante, l'on pourrait même presque dire constante, celle du socialisme. Or, le fait que le même homme, défendant avec la même ardeur les doctrines chrétiennes et les théories socialistes pour nous montrer les secondes comme l'application des premières, ne réussit qu'à nous les montrer sous une forme aussi contradictoire, n'est-il pas une présomption en faveur de l'impossibilité de

marque par laquelle nous avons terminé notre biographie du D^r Herron est une preuve que nous pensons et agissons tout autrement. Mais ce que nous tenons à établir maintenant, c'est que le fait de se dire à la fois chrétien et socialiste est une inconséquence telle qu'il est impossible d'être entièrement les deux à la fois, comme si l'un était la conséquence de l'autre. On ne sera jamais chrétien parce qu'on est socialiste et surtout on ne sera jamais socialiste parce qu'on est chrétien.

faire logiquement découler les secondes des premières? C'est ce que nous nous croyons en droit de conclure avec d'autant plus de raison que la conception de la vie présentée par le D^r Herron devenu socialiste est aussi contraire à l'Evangile qu'elle est souvent vague et opposée à la manière de voir du Rév. Sheldon. Et cela n'a rien d'étonnant chez le professeur, pour qui la conception de la vie est tout à fait corrélative de sa notion de l'Etat.

Nous avons vu, en son temps, comment les premières velléités de socialisme chez le D^r Herron lui font envisager l'amour, marque distinctive de toute vie chrétienne, comme devant être imposé par l'Etat. Or, il est évident que l'Etat, substituant aux lois économiques celles de l'amour, fait de ce dernier quelque chose de tout extérieur, nous dirions volontiers de tout matériel. Mais nous n'arrivons pas à concevoir la société devenant meilleure par le seul fait qu'au lieu d'avoir des lois qui nous disent : « Tu ne commettras point tel ou tel délit, tel ou tel crime, » nous n'en aurions plus qu'une nous disant : « Tu aimeras. » Certes, les premières sans la dernière sont souvent bien impuissantes. Mais, faite d'une manière absolue, la tranformation imposée risquerait fort d'être funeste. Car la plupart des hommes ne sont que de grands enfants toujours prêts à dire, par pur esprit de contradiction : « Parce que tu veux me voir faire cela, je ferai juste le contraire. » D'ailleurs, supposons un instant que cette manière de procéder ne soit pas aussi anti-psychologique qu'elle nous le paraît, elle n'en serait pas moins absolument anti-évangélique. Car, au moment même où Jésus va proposer

au monde la loi intérieure de l'amour, il dit de la loi écrite : « Je ne suis pas venu pour l'abolir, mais pour l'accomplir. » Et dans tout son ministère, comme après lui les apôtres, il déclare un droit imprescriptible pour tous les hommes, quels qu'ils soient, celui d'accepter ou de rejeter en toute liberté le salut qui leur est offert, en ouvrant ou en fermant leur cœur à l'amour. Et la conformité de cette doctrine de Jésus avec la conception de l'amour telle que nous l'avons trouvée chez le Rév. Sheldon, au cours de notre exposé, nous est une preuve de la supériorité de ce dernier point de vue sur celui du D^r Herron.

Mais c'est dans la conception des fruits que doit porter l'amour que la supériorité nous apparaît encore beaucoup plus grande, et tout spécialement à propos de la notion essentiellement chrétienne du sacrifice. De même que tous les socialistes, loin de rejeter le sacrifice, le D^r Herron le montre constamment comme la première manifestation de la mise en pratique de son système. Mais quelle distance sépare sa conception de celle de l'Evangile ! Est-il même encore possible, en effet, d'appeler sacrifice l'abandon, si douloureux qu'il nous paraisse, de biens terrestres auxquels une loi extérieure nous oblige à renoncer ? Bien plus digne de ce nom, en même temps que de l'Evangile, se trouve être la conception du Rév. Sheldon dont les héros (Virginia Page, en particulier) consacrent volontairement leurs biens à l'avancement du règne de Dieu ; ayant même pour le faire, à lutter contre les influences dues à leur milieu aussi bien qu'à leur égoïsme et tendant à les détourner de ce sacrifice. Et d'ailleurs, même accep-

table, la conception du D^r Herron constituerait entre son système et l'Evangile une contradiction flagrante. Car, avec l'établissement définitif du communisme, disparaîtrait la possibilité de renouveler le sacrifice, fait une fois pour toutes ; puisque personne ne possédant plus rien, tout chacun n'aurait qu'à recevoir du tas commun ce qui lui en reviendrait. Car le sacrifice auquel nous appelle Jésus, et dont il nous a donné l'exemple, c'en est un de tous les jours et de tous les instants. Ce n'est pas seulement au début de son ministère, au moment de sa tentation au désert, que le Christ renonce aux biens du monde pour opérer la rédemption de l'humanité. C'est chaque fois que se présente à lui la possibilité d'arriver par des moyens humains à accomplir son œuvre. C'est encore en Gethsémané, au moment où il fait monter vers son père ce cri de suprême angoisse : « Mon père s'il est possible que cette coupe passe loin de moi. » Et c'est cette notion que reproduit si bien le Rév. Sheldon quand il nous montre Virginia Page renonçant à une partie de ses biens, mais gardant l'autre pour exercer de la part de Dieu une sorte d'économat, qui lui occasionne à chaque instant des luttes intérieures dont elle ne sort victorieuse que par un sacrifice chaque fois renouvelé. Ce n'est pas certes que le Rév. Sheldon regarderait comme anti-évangélique le fait pour un riche de renoncer à tous ses biens s'il y avait là un acte d'obéissance à un devoir nettement marqué. Il serait, au contraire, tout disposé à encourager de tels actes de dévouement chez ceux qui se sentiraient appelés par leur vocation à s'appliquer littéralement l'ordre du Maître au jeune

homme riche : « Va, vends tout ce que tu as. » Mais, en même temps, il n'oublie pas que ce commandement donné dans un cas spécial ne peut pas devenir une loi générale applicable à tous les riches. Ce que tous ceux-ci doivent faire, c'est agir conformément à l'esprit que voulait inspirer Jésus à son interlocuteur en lui donnant cet ordre. Et cet esprit, c'est le détachement des biens de ce monde dans la mesure où la possession en est un obstacle à l'établissement du Royaume de Dieu dans le cœur de ceux qui les possèdent, et de ceux qui en sont dépourvus. Quant aux manifestations de ce détachement, elles doivent se produire librement selon que chacun se sent appelé à le faire. Et c'est encore ce que marque bien le Rév. Sheldon quand il dit¹ : « L'Eglise » doit, dans une certaine mesure, en revenir aux » temps apostoliques, et une adaptation de la communauté des biens, en même temps qu'une participation de certains aspects de la civilisation devra » marquer la qualité de membre de l'Eglise au » vingtième siècle qui va commencer. » » Veux-je dire que vous devez abandonner vos propres maisons et vivre n'importe où ailleurs ? Non ; » je ne puis que décider pour moi-même dans un tel » ordre de choses. Mais voici surtout ce que je veux » dire : Donnez-vous vous-mêmes sincèrement pour » sauver cette ville de sa corruption. C'est moins » votre argent que votre propre âme que réclame la » maladie du monde. »

¹ *The Crucifixion of Phillipp Strong*, p. 167 et 168.

De sorte que, dans la mesure même où l'Évangile et le Rév. Sheldon aboutissent au communisme, nous pouvons dire que c'est dans un sens tout différent de celui que donne à ce mot le Dr Herron. Or, cela n'a rien qui doive nous étonner si nous remarquons de quelle manière différente est conçu, chez nos deux auteurs, le mal social, auquel il s'agit également des deux côtés d'apporter un remède par l'amour inspirant le sacrifice.

Il est évident, en effet, que si le Dr Herron veut avant tout la réforme de l'Etat, c'est, qu'à l'instar des socialistes, il le considère comme responsable de la plus grande partie du mal social, sinon même de ce mal tout entier. Or, en faisant cela il a le double tort d'extérioriser le mal et, par suite, d'en atténuer les conséquences pour l'individu. Car alors, l'Etat étant coupable du mal dont souffre la société, c'est-à-dire du péché, il se trouve que l'homme, dégagé de toute responsabilité, est, sinon un saint, tout au moins un être indifférent au bien ou au mal.

Certes, loin de nous la pensée de vouloir nier que le fait de vivre en société n'accroisse sensiblement la portée, et peut-être même la fréquence des mauvaises actions. Mais cela ne fait que confirmer notre manière de voir, puisque si tous les membres de la société étaient bons nous n'obtiendrions qu'une société bonne ; tandis que si l'Etat est mauvais, c'est que les membres dont il se compose sont mauvais. De sorte que nous ne pouvons que souscrire à ce que fait dire le Rév. Sheldon à son héros Robert Hardy ¹, à propos

¹ *Robert Hardy's seven days*, p. 39.

de l'accident de chemin de fer causé par l'ivresse d'un employé : « Hommes de Barton, dites ce que » vous voudrez, nous sommes les auteurs de ce désastre. Si nous nous affligeons comme société, » nous nous affligeons en réalité sur notre propre » acte d'égoïsme. »

Et ainsi, le mal, en s'individualisant, devient intérieur. Ce n'est plus hors de nous que nous cherchons les causes, trop facilement changées en excuses, de nos erreurs et de nos fautes. C'est en nous-mêmes que nous les découvrons, approfondissant d'ailleurs ainsi notre notion du péché au point d'arriver avec Milton Wright, l'homme d'affaires dont nous parle le Rév. Sheldon, à dire¹ : « Il n'y a pas lieu de » cacher le fait, M. Maxwell ; j'ai été contraint de » révolutionner toute la méthode de mes affaires » depuis que j'ai fait cette promesse. J'ai fait bien » des choses, pendant les vingt années que j'ai passées » dans ce magasin, que Jésus, je le sais, n'aurait pas » faites. Mais cela est peu de chose en comparaison » du nombre de celles que Jésus, je commence à le » croire, aurait faites. *Mes péchés en actions n'ont pas » été aussi nombreux que ceux commis par omission » dans mes relations d'affaires.* »

C'est nous qui soulignons ; mais comment ne pas reconnaître dans l'expression de tels sentiments la doctrine de Jésus-Christ nous enseignant à nous considérer comme des serviteurs inutiles quand nous avons fait tout ce qui nous était commandé ; doctrine que saint Paul, l'apôtre qui pouvait en toute conscience

¹ *In His Steps*, p. 96.

diré qu'il avait soutenu jusqu'au bout le bon combat, nous a présentée, en quelque sorte sous une forme dramatique, quand il s'écrie : « Misérable que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » De sorte que, sur ce point encore, la supériorité des théories du Rév. Sheldon sur celles du D^r Herron éclate incontestablement et se manifeste comme précédemment par une conformité beaucoup plus grande à l'Evangile du Christ.

Il est vrai qu'au moment même où il est le plus socialiste le D^r Herron prétend faire découler sa manière de voir de l'enseignement de Jésus et des apôtres. Mais, de même que tous ceux qui disent : Seigneur ! Seigneur ! ne font pas la volonté de Dieu, de même tous ceux qui se réclament de l'Evangile ne lui restent pas fidèles. Nous n'en citerons pour preuve que les conservateurs dont le D^r Herron, volontairement ou non, condamne la manière de voir par ses théories. C'est bien, en effet, au nom de l'Evangile que toute une partie de l'Eglise, aujourd'hui encore, excommunie ceux auxquels leur conscience ne permet pas d'admettre dans leur forme surannée certaines professions de foi. Or, il est évident que c'est se mettre en contradiction avec l'Evangile que de le réduire à n'être plus qu'un ensemble de croyances figées dans des formules réputées immuables. Mais le D^r Herron en fait autant quand, pour donner à ses théories l'appui du Christianisme, il n'emploie les termes mêmes de l'Ecriture qu'après les avoir en quelque sorte vidés de leur sens évangélique. De sorte que, entre les conservateurs considérant l'Evangile comme un simple enseignement de

doctrines et les socialistes, prétendus chrétiens, qui n'ont de commun avec l'Evangile que l'idéal (d'ailleurs bien atténué par suite du sens équivoque attaché aux mots qui l'expriment), se trouve une place pour les vrais chrétiens évangéliques; les chrétiens sociaux.

Est-ce à dire que les partisans de ce mouvement soient des hommes parfaits et qu'ils possèdent de l'Evangile jusqu'en ses moindres détails une interprétation irréprochable, qui devra rester à toujours la règle de foi de tous ceux qui voudront légitimement se réclamer du nom de Christ? Que Dieu nous garde d'une telle aberration qui nous ferait remplacer l'ancien dogmatisme par un nouveau aussi peu évangélique que le précédent! En effet, ce qui donne à l'Evangile son caractère d'universalité, dans le temps comme dans l'espace, c'est la facilité d'en adapter les détails aux circonstances les plus diverses. De sorte que notre manière de voir devra se modifier au fur et à mesure que les circonstances changeront, sans que jamais pour cela ses partisans puissent se croire arrivés à la perfection. Car, quelque adéquate à son objet que puisse être, à un moment donné, la conception de l'Evangile, elle n'assure à aucun de ses adhérents la perfection. Ceux-ci, au contraire, avoueront d'autant plus humblement leurs défaillances et leurs fautes, que leur idéal étant plus élevé ils se sentiront plus faibles pour le réaliser. Mais ce que nous a révélé le Christianisme social, c'est le moyen de nous inspirer du véritable esprit de l'Evangile; le seul grâce auquel nous puissions être des chrétiens conséquents, c'est-à-dire indissolublement attachés aux principes fondamentaux de l'Evangile et s'efforçant

sans relâche de les mettre en pratique dans tous les actes de leur vie. Et le devoir de l'Eglise, aussi bien que celui de tout chrétien en particulier, si elle ne veut pas devenir infidèle à la mission que lui imposent les circonstances actuelles, c'est d'adopter cette nouvelle conception du Christianisme ; synthèse des résultats obtenus par la théologie nouvelle et de la nécessité, proclamée par les socialistes chrétiens, de faire de la religion chrétienne une source de vie régénérée ; ou mieux encore, retour pur et simple à l'Evangile primitif tel que l'ont enseigné et vécu Jésus-Christ et les apôtres.

Devenons donc tous des chrétiens sociaux, en acceptant la folie de la croix ; non plus seulement avec notre intelligence, mais aussi et surtout avec notre cœur, c'est-à-dire en acceptant de sacrifier notre égoïsme sur l'autel de l'humanité souffrante et corrompue, afin de travailler avec Christ à la consoler et à la relever. Et pour cela renonçons à nous-mêmes au point de pouvoir dire du monde entier ce que le Rév. Sheldon fait dire à son héros, Philippe Strong, au sujet de son Eglise de Milton¹ : « Oui, je vous » aime, chers membres de cette Eglise. J'aurais voulu » ouvrir ici mes bras à tout enfant pécheur de l'humanité, et lui montrer, si je l'avais pu, l'amour » sans bornes de son père céleste ! Mais vous ne » l'avez pas voulu ! Vous ne l'avez pas voulu ! Et ce- » pendant l'amour du Christ ! Quelle chose merveilleuse ! Combien il aurait aimé nous faire jouir » de la paix, de l'espoir de la confraternité et du

¹ *The Crucifixion of Phillipp Strong*, p. 304-305.

» dévouement ! Oui, servir — c'est ce dont le monde
» a besoin aujourd'hui ; servir c'est vouloir tout donner, tout à Celui qui a tout donné pour nous sauver ! Oh Christ, notre Maître, enseigne-nous à faire
» ta volonté. Fais de nous les serviteurs des pauvres,
» des pécheurs, des délaissés. Rends ton Eglise sur
» la terre plus semblable à toi-même. »

Entrons résolument dans cette voie, et après avoir mis la main à la charrue, ne regardons plus en arrière. Prenons seulement garde de ne pas nous laisser entraîner dans la voie du socialisme chrétien dont nous avons signalé les erreurs et les dangers.

En allant courageusement de l'avant, nous verrons s'accomplir de grandes choses, en travaillant sur les traces de Jésus et avec le secours de l'Esprit de Dieu à la solution des questions sociales, en même temps qu'à l'évangélisation du monde. Et ainsi seront hâtés les temps où le Royaume de Dieu sera véritablement établi sur la terre, en attendant le moment où il sera réalisé pleinement et entièrement dans le ciel.

Vu :

Le Président de la soutenance,
EDMOND STAPFER

¶ Vu :

Le Doyen,
E. MÉNÉGOZ.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
BIBLIOGRAPHIE	5
AVANT-PROPOS.....	7
INTRODUCTION : Les résultats d'une enquête....	11
CHAPITRE PREMIER : <i>Le Docteur G.-D. Herron</i> :	19
§ 1 ^{er} : La vie du D ^r Herron.....	19
§ 2 ^e : Les Doctrines du D ^r Herron..	30
CHAPITRE II : <i>Le Révérend Charles-M. Sheldon</i> :	49
§ 1 ^{er} : La vie du Rév. Sheldon.....	49
§ 2 ^e : Les Doctrines du Rév. Sheldon	56
CONCLUSION : Soyons des Chrétiens sociaux...	67
